

La Mettrie, Julien Offray de. Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins, ouvrage réduit en forme de conseils par le Dr Fum Ho Ham, et traduit sur l'original chinois par un nouveau maître ès arts de St Cosme. [Par La Mettrie.]. Première partie, qui contient les portraits des plus célèbres médecins de Pékin

*A Amsterdam, chés les frères Bernard, 1746?.
Cote : 71748x01*

POLITIQUE
 DU MEDECIN
 DE
 MACHIAVEL,
 OU
 LE CHEMIN
 DE LA
 FORTUNE
 OUVERT
 AUX MEDECINS.



Ouvrage réduit en forme de Conseils, par le
 Docteur *Fum-Ho-Ham*, & traduit sur l'Original
 Chinois, par un nouveau Maître es Arts
 de S.^r COSME.

PREMIERE PARTIE.

*Qui contient les Portraits des plus Célèbres
 Medecins de PEKIN.*

Dii, quibus Imperium est animarum, umbræque silentes:

Et Chäos, & Phlegeton, loca nocte silentia latè, 71748

Sic mihi fas audita loqui: sit numine vestro,

Pandere res altâ terrâ & Caligine mersas.

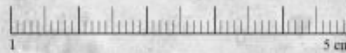
Ibant obscuro solâ sub nocte per umbram, &c.

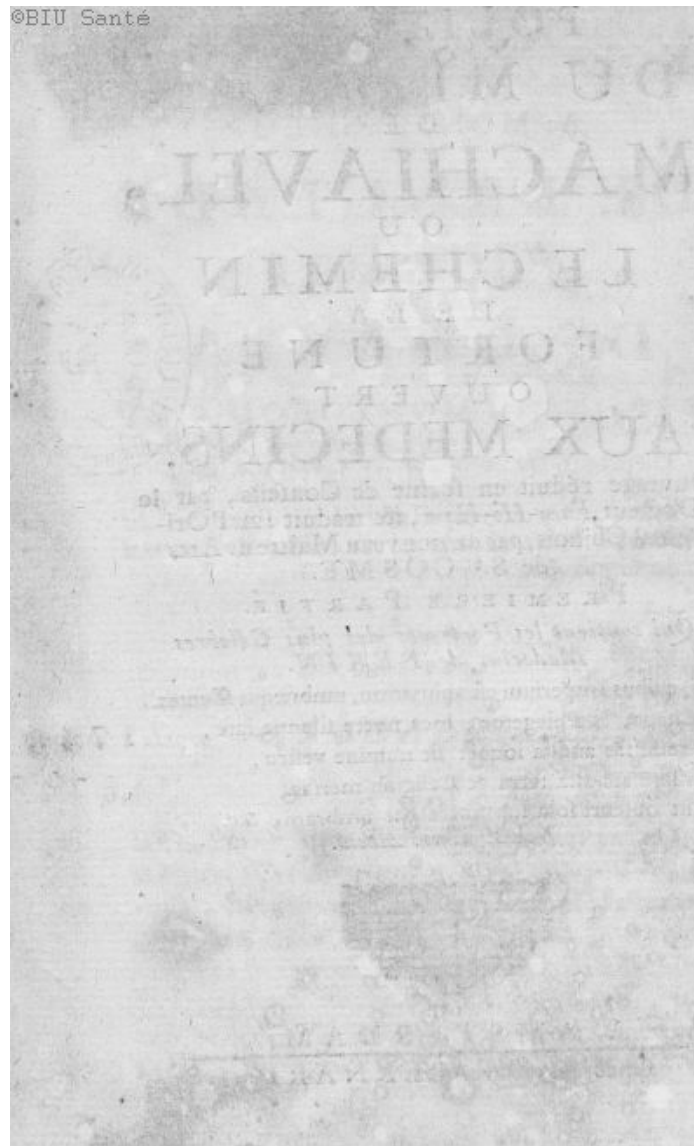
VIRG. L. VI. *Aeneid.*

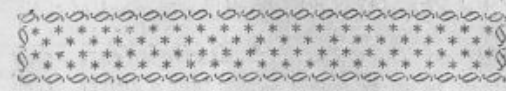
46723



A AMSTERDAM,
 Chés les Freres BERNARD.







A MONSEIGNEUR
DE LANGLADE
VICOMTE
DE CHAYLA,

BARON DE MONTOROUX ET
Chambon, Chevalier des Ordres du Roi,
Directeur-Général de la Cavalerie & Dra-
gons, Gouverneur de Ville-Franche en Rouf-
fillon, Lieutenant-Général des Armées du
Roi, Commandant de la Ville & Château
de Gand &c.



ONSEIGNEUR ;

*On ne loueroit jamais le vrai mérite, s'il
falloit attendre qu'il y consentit. Ne craignés
pas cependant que je vienne vous ennuyer, l'en-
censoir à la main. Je ne vous parlerai,
MONSEIGNEUR, ni du courage de ce Guer-
rier, qui, par le plus heureux combat, s'est
ouvert les portes d'une Ville, d'où dépendoient
les heureuses suites de cette Campagne, ni de*

* 2

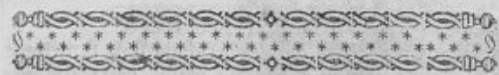
iv

ces traits de générosité & de bienfaisance, dont vous m'avez comblé, avec tant d'autres. C'est le sort de Votre Sang de blanchir au Service des Rois, & d'aimer à faire le bien. Je supprimerai même, si vous voulés, MONSEIGNEUR, pour mieux vous faire méconr, la juste comparaison, qu'on pourroit faire de Vous, avec un Celebre Philosophe, & un des plus grands Généraux de l'Antiquité, Socrate, & Alcibiade, quoique, de l'aven de tous ceux qui se connoissent en mérite, vous réunifés la sagesse de l'un, la valeur de l'autre, & l'esprit de tous les deux.

Mais, MONSEIGNEUR, en désirant dans l'Ouvrage, que j'ai l'honneur de Vous offrir, une plaisanterie plus fine, & plus délicate, plus d'art dans les Portraits, plus de legereté & d'agrémens dans le stile, pourriés vous ne pas agréer la seule reconnoissance qui soit en mon pouvoir, comme un aven des sentimens d'un Philosophe, moins touché de Votre Grandeur, que des qualités aussi aimables, qu'essentielles, & de Votre Cœur & de Votre Esprit. J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre & le plus respectueux attachement

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur &c.



AVANT-PROPOS.

R. *Astruc*, curieux Litterateur, & Compilateur laborieux, a voulu sçavoir ce que les *Chinois* pensoient de la Vérole, & moi (sans me comparer à un écrivain qui écrit avec *legereté* & *précision*, & qui a toute la *profondeur* que suppose l'universalité de ses connoissances) j'ai désiré, il y a longtems, connoître leur Medecine, leurs Medecins, & l'idée qu'en avoient les Sçavans & les Beaux-Esprits de ce vaste Empire. C'est pourquoi dès ma plus tendre jeunesse, je m'embarquai en qualité de *Maître es Arts*, dans un vaisseau de la Compagnie des Indes, qui alloit à *Me-a-co*. J'y ai demeuré 20. ans. Quelque difficile que soit la langue *Chinoise*, je l'ai apprise enfin. J'ai voagé dans ce grand Roiaume, j'ai recherché la familiarité des Sçavans, parmi lesquels je n'en ai trouvé que deux vraiment dignes de ce titre, (car les Grands Hommes ne sont communs qu'en France) dont l'un est nommé *Bak-Ko-Karb*, & l'autre *Fum-Ho-Ham*. C'est à ce dernier, qui est premier Medecin de l'Empereur *Kein-long* (1) aujourd'hui regnant, que je dois la découverte d'un manuscrit encore plus précieux, s'il est possible, que celui qui a été envoyé par les R. P. Missionnaires de la *Société de Jesus*, au fameux *Crysologue* dont j'ai parlé: Non que cet *Archiatre*, prétendu Chirurgien dans l'Ouvrage, soit l'Auteur de ce manuscrit; il le tient, comme il me l'a raconté lui-même, de ses ancêtres, qui dans tous

(1) C'est-à-dire, *bienfait du Ciel*.

vj AVANT-PROPOS.
 les tems ont eû des Medecins dans leur famille,
 & qui ont soigneusement fait passer ce trésor de
 génération en génération. J'ai d'abord été
 tenté, à l'exemple de ce *Grand Personnage* (1),
 de faire graver sur l'airain l'original *Chinois*,
 tel que j'ai le bonheur de le posséder, mais la
 traduction que je me proposois de publier en-
 suite, eut trop perdu à la comparaison. C'est
 cette traduction, ce fruit mûr de 15. années
 d'un travail assidu, que je donne enfin au Pu-
 blic. J'ai été touché de la misere, où les Ler-
 tres sont aujourd'hui en France, & j'ai voulu
 enrichir ma pauvre Patrie de cette excellente pro-
 duction. Quel *Legs* comparable aux œuvres
 d'un aussi fin & aussi judicieux Critique que
Fun-Ho-Ham! Aristarque des Medecins, hon-
 nête-homme, comme *Linacre* même, il ne pa-
 roît occupé qu'à faire distinguer la Charlatene-
 rie, de la vraie Medecine, comme on sépare
 l'yvraie du bon grain. Aux dépens de sa propre
 fortune qui dépendoit de l'amitié de ses Confre-
 res, il en a démasqué les ruses & l'artifice, &
 comme il le dit lui-même, il n'a voulu être
 vraiment Medecin, que pour être meilleur Ci-
 toien. Quelle reconnoissance ne lui devons
 nous pas?

J'avois d'abord traduit cet Auteur, avec la der-
 niere exactitude, dans le dessein de conserver
 toutes les beautés d'un écrivain qui a mérité le
 surnom de *Grand*. Mr. de *Montfour*, qui, quoi-
 qu'en dise un (2) Jésuite qui a passé 30. ans
 dans le Palais Impérial, sçait parfaitement la

(1) *Astr.*

(2) Le P. *Fouquet*. Mais le jugement de M. *Astr.*
 est sans doute préférable au sien, quoiqu'il n'ait point
 été à la *Chine*. Quand un aussi grand Homme que
 celui-ci a décidé, peut-il jamais avoir tort, quoiqu'il
 décide de tout?

AVANT-PROPOS. vij

langue *Chinoise*, qu'il a apprise, comme *Adams* apprit la Philosophie, *Montfour*, dis-je, cet homme admirable, qui a fait une Grammaire dans une langue (la plus difficile de toutes), dans laquelle il n'a jamais eü de Maître, ni lü de livres, & plusieurs autres aussi habiles Professeurs paroïssent assés contens de la fidélité de ma Copie. Mais quelques gens d'esprit & de goût que j'ai heureusement consultés, avant que de rien donner à la Presse, m'ont fait sentir que la mode du siècle ne me seroit pas favorable, & que *Pekin*, *Mé-a-co*, *Canton*, *Confucius*, *Aventius*, *Bak-Ko-burg* & tant d'autres noms inconnus de Villes & de Sçavans, refroidiroient un stile plein de feu, anéantiroient une infinité de petites choses qui intéressent toujours, quand on est familier avec leurs idées, & en un mot mettroient le dégoût & l'ennui, à la place de mille agrémens.

Voilà les raisons qui m'ont engagé à faire passer les mers à mon *Chinois*, c'est-à-dire, à transporter la scène en France, dans la Capitale, & dans les plus fameuses Universités, à habiller, pour ainsi dire, à la Françoisé, le manuscrit, & enfin à le traduire & même quelquefois à le commenter plus librement encore, que *Fum-Ho-Ham* n'accusé avoir traduit lui-même le Celebre *Machiavel*.

Ici se présente la plus curieuse des Anecdotes Littéraires. Tout ce que dit le Sçavant Docteur de *Pekin*, sa modestie même, qu'il semble avoir poussée à l'excés, pour faire rougir nos Auteurs de leur impertinente vanité, rien ne peut m'en imposer. Je dois cette justice au grand *Fum-Ho-Ham*, qu'il n'y a ni Bourgs, ni Villages à la *Chine*, où il ne passe pour être le véritable Auteur de cet Ouvrage, que, pour certaines raisons, qui ont été la bouffole de sa conduite, il a cru pouvoir attribuer à un nom supposé; de sorte que je ne doute nullement que

AVANT-PROPOS. ix

en auroient de plus favorables encore pour les *Chinois*, s'ils pouvoient les connoître avec la même facilité. On chérit, on admire aujourd'hui nos voisins, parce qu'ils sont séparés de nous par un petit ruisseau. Cette admiration est la maladie Epidémique de nos plus Beaux-Esprits. S'ils voiageoient à la *Chine*, si les bons Ouvrages de cet Empire leur étoient connus, quelle estime, quelle vénération n'auroient-ils pas pour des écrivains séparés de nous par l'immensité des mers ?

Avant le commencement de ce siècle, on n'avoit jamais imaginé que le génie Anglois fut, je ne dis pas préférable, mais comparable aux bons Esprits de France. Pourquoi donc ne se prendroit-on pas quelque jour de la même prévention, de la même fureur de goût pour les *Chinois*, dès qu'une fois j'aurai fait sentir tout leur mérite à ma folle Nation ? Pourquoi une petite perruque que porteroient les amateurs des grands Hommes de la *Chine*, ne deviendrait-elle pas aussi comme l'Etiquete de ces Sectateurs, & la marque de leur admiration & de leurs nouveaux hommages ? Souvenés-vous de cette Prophetie ; à peine aurai-je les yeux fermés à la lumière, qu'elle s'accomplira, pourvu que Dieu me laisse encore quelques années, pour achever ma traduction des deux Vol. in F.^o de *Bak-Ko-Burg*, qui contiennent la Critique de tous les écrivains François, depuis la fondation de la Monarchie. J'aurai sans doute allés vécu, si après avoir montré tout le zèle des *Chinois* pour les Citoyens malades, je démontre en mourant, l'extrême différence qu'il y a, entre les génies de trois grandes Nations, & qu'en un mot la beauté & la solidité, qui se soutiennent & s'embellissent tour à tour, font la trempe & le rare caractère de l'esprit des Beaux-Esprits de *Pekin* principalement, (car en *Chine*, comme en France, il n'y a de beaux génies, que ceux qui ont

x AVANT-PROPOS.

été élevés dans la Capitale, ailleurs l'esprit ressemble à ces plantes semées dans un mauvais terrain, elles n'y croissent point, ou elles y dégènerent, à moins qu'elles ne soient extrêmement cultivées).

Voilà la Nature des plus excellens Esprits que je connoisse. J'ai déjà insinué ce que je pense du génie de mes Patriotes. En général il est léger, superficiel, incertain, mignard, & vain; l'amour propre seul paroît presque toujours être la regle de leurs jugemens, & de leurs décisions. Tel qui élève *Pope*, audeffus de *Voltaire*, *Shakspeare* audeffus de *Corneille*, *Newton* audeffus de *Descartes*, a plus de vanité cent fois, que celui qui sachant apprétier philosophiquement le génie en soi-même, décide avec vérité que les Anglois ne sont point comparables aux François. Qu'est-ce enfin que le génie Anglois, puisque la rapidité de ma plume me conduit à l'examiner, sans m'écarter de mon sujet? C'en'est, à mon avis, qu'une impétuosité féroce, comme le Poète des François a peint le courage de leurs soldats, il ne reconnoit aucun frein; au contraire plus il est grand & vaste, plus il secouë le joug des regles, plus il semble dédaigner de s'asservir au goût & à l'ordre; s'il s'éleve ici, c'est pour retomber là, rien de soutenu, rien de si constamment beau, que chés nos bons Esprits. En un mot le génie Anglois fait des Entousiastes & non des écrivains sages; la vérité est bientôt confondüe avec l'erreur, par les ressorts peu mesurés de leur imagination: toujours comme en délire, elle ne connoît ni la raison, qui doit toujours conduire l'esprit & présider à un Ouvrage, ni les bornes qui lui sont prescrites.

Après cela lequel des deux suffrages flattera le plus la Nation *Chinoise*? Au quel mépris sera-t'elle le plus sensible? Il faut croire que tout hommage la flattera. Les Medecins de l'*Eu-*

AVANT-PROPOS. xj

rope, qui forment une Société éclairée, surtout chés l'Etranger, se contentent bien le plus souvent de l'estime & de l'admiration du vulgaire. Combien peu de Docteurs dans Paris recherchent les seuls éloges qui puissent flatter l'amour propre, ceux des vrais Sçavans! Pourquoi donc à la *Chine* seroit on plus délicat, ou plus difficile qu'en *France*? Il est vraisemblable que nos hommages, quoique allés vils communément, pourroient satisfaire l'ambition & la vanité d'un peuple, qui ne paroît pas à beaucoup près, en avoir autant que nous & nos voisins.

Je dois avertir que j'ai quelquefois mis du mien, dans l'Ouvrage de *Fum-Ho-Ham*, non qu'il fut nécessaire de faire distinguer mon esprit, d'un génie aussi supérieur, mais afin qu'on sache que j'ai adouci les peintures, qui m'ont paru trop chargées, & que j'ai rapproché les traits les plus satyriques des mœurs & des usages des Medecins François. Tant de friponneries, tant de vices, & même de crimes odieux ne pouvoient leur convenir. Quoiqu'ils aient presque tous fort peu de science, & que tout leur mérite consiste dans l'habileté de leur Charlatenerie, ou à plaire aux Dames par de petits remèdes aussi innocens, qu'agréables, & par de jolies choses qui les amusent, nous devons croire pieusement que leur éducation doit les garantir de tous ces écueils de la probité, qu'on trouve à chaque pas dans notre Ancien Auteur, & qui font trembler la vertu la plus assurée.

Mais cependant si l'on imaginoit que mes propres adoucissèmens me trahissent, si j'apprens que l'on se croit désigné particulièrement par un Traducteur, espece de Copiste qui n'a eû que des vûes générales, tandis que l'Auteur seul est coupable; alors je ferai dans une seconde édition, ce que je n'ai pas fait dans celle-ci, c'est-à-dire, que je nommerai ceux auxquels je

n'avois seulement pas pensé, & l'on peut compter que je tiendrai parole. Sera-ce ma faute à moi, si des Medecins qui doivent être discrets par état, cessent de l'être à leur dépens, & si, aveugles sur leurs propres intérêts, par des plaintes aussi injustes, qu'inconsiderées, ils apprennent au Public qu'ils ressemblerent parfaitement aux Docteurs dévoilés, & si rigoureusement châtiés par le *Regnier* & le *Moliere des Chinois*? Serai-je coupable des plaisanteries & des railleries, auxquelles leur propre indiscretion les mettra inévitablement en butte, parce qu'ils auront aprêté à rire à des gens, que les ridicules de la Faculté, quoique grossierement exposés par un comique peu digne de son Auteur, n'y avoient déjà que trop disposés.

Nous ne devons cet Ouvrage, dans la perfection où il est aujourd'hui, qu'aux plaintes faites sur les idées générales que *Fum-Ho-Ham* avoit publiées, pour la reforme de la Medecine de son País. À mesure que quelqu'un élevoit la voix, ou paroissoit vivement piqué, il mettoit un carton à son livre, & nommoit les masques.

J'imiterai certainement mon Auteur, & comme il n'est pas possible que les discours & les plaintes ne me reviennent, c'est alors qu'on aura lieu de pousser des cris, que tous les Echos de la Faculté font retentir sur ceux de *St. Cosme*, qui en riront. Non seulement chaque personnage sera désigné par tous ses noms, & toutes ses qualités, mais par sa figure. À chaque Portrait, il y aura une Estampe qui représentera le Docteur dont je parlerai. *Baconill* sera le premier peint & gravé d'après Nature, *referens faciem cacantis*, comme je le dis, & jamais *Suétone* n'aura si bien saisi la ressemblance de l'Empereur *Vespasien*. Enfin je donnerai la clé de tout l'Ouvrage.

Les Charlatans de tous les Climats se ressemblent, les mêmes professions ont les mêmes in-

AVANT-PROPOS. xij

trignes & les mêmes ruses. Il ne feroit donc pas furprenant qu'il y eut de grands Medecins à la *Chine*, qui fussent des especes de *Somnambules*, comme *Philantrope*; des Charlatans qui vendissent de l'eau de Fongere, de l'essence devenus, ou des tisannes Antiveneriennes, comme *Verminosus*, *Sigogne*, *Mongin* &c.; des Medecins, qui fissent des Comedies & des Romans, comme *Esope* & la *Rose*: d'autres qui blamant la saignée, ne vantassent que les *simples*, pour duper ceux qui le font, tels que les freres *Tournesol*; quelques uns, qui pour oublier ceux qui les oublient, passassent tous les jours 15. heures au lit, tels que *Rufus*; qu'il y en eût d'ignorans qui par le jeu, comme *Baconill*, par une belle femme, comme *Erosiatre*, ou en faisant la cour à des valets, comme *Fonquille* &c. s'introduisissent dans celle des Rois & des Empe-reurs.

Un Sçavant Medecin de *Louvain* (1), connu par quelques Ouvrages qui lui ont fait honneur, vous dira qu'*Angel* balança par son ignorance le sçavoir du Celebre Commentateur Latin des *Aphorismes de Boerhaave* (2). Et l'*Archi-Angel* des François, *Baconill*, plus heureux encore qu'ignorant, ne l'a-t'il pas emporté sur les plus redoutables Rivaux? Tant il est vrai que le vice & l'imperitie peuvent être par tout également favorisés, & qu'en un mot les mauvais Medecins font de tous les Pais! Et par consequent, je le repete, il ne feroit point du tout étonnant que quelques uns des nôtres, (parmi lesquels la mediocrité ne se fait gueres désirer, si ce n'est en Charlatenerie) se trouvassent peints dans cet Ouvrage, comme ces auditeurs, qui se reconnoissent de bonne foi dans les portraits que font nos Prédicateurs, quoique ce soit par ha-

(1) *Mr. Rega.*

(2) *Van Swieten.*

xiv AVANT-PROPOS.

zard, ou par une certaine uniformité nécessaire de la nature & des états, sans que j'aie peut-être l'honneur de connoître ceux qui le croiront les plus maltraités.

Au reste, quoiqu'il en soit, que ces Medecins de nom n'ajoutent pas à leurs défauts & à leurs ridicules la vanité de croire, que c'est d'eux-mêmes, de leurs mœurs, (qui sont toujours sacrées pour moi, mais non toujours pour *Fum-Ho-Ham*) de leur conduite, & enfin de leurs Ouvrages, qu'on a voulu parler & faire l'histoire: autrement je leur proteste, qu'au moindre murmure que j'entendrai, & leurs noms, qui jouissoient d'une heureuse obscurité, & leurs plates figures, qu'on n'avoit jamais considérées, seront honteusement consacrés à la postérité, dans un livre qui ne peut certainement périr.

En effet c'est d'un Ouvrage, tel que celui-ci, & non d'un mauvais *Traité des Fièvres malignes*, qu'on peut dire, *exegi Monumentum ære perennius*. (1) *Fum-Ho-Ham* a approfondi un sujet absolument neuf, & qui n'avoit pas même été effleuré par qui que ce soit, un sujet utile pour la réforme de la Medecine, pour la perfection des Medecins, & la sûreté des malades. Une sage & fine politique, que la probité accompagne toujours, comme si elle eut été faite, pour servir d'Antidote à celle de *Machiavel*, est la baze de son Ouvrage; enfin les agrémens du style sont peut-être inimitables dans l'original, mais quelque versé que je sois dans la langue *Chinoise*, j'aurai sans doute mal rendu les plus grandes fineses, & les principales beautés de *Fum-Ho-Ham*.

La Medecine est sans contredit la plus utile & la plus nécessaire de toutes les Sciences (2).

(1) *Epigraphe* de Chirac. Quelle vanité!

(2) *Utilis, necessaria*. Boerh. *Inst. Med.*

AVANT-PROPOS. TV

Les Medecins font même les seuls Philosophes qui soient utiles à la République & servent l'Etat. Tous les autres sont des Hommes oisifs, qui se contentent d'admirer la nature, les bras croisés, sans pouvoir lui porter le moindre secours. Les Abeilles vont chercher le suc des plantes, elles le portent dans des Ruches qu'elles ont elles-mêmes merveilleusement construites. Pour qui travaillent elles? pour les frélons. Les Philosophes sont ces Frélons; le Commerçant, le Militaire, l'Ouvrier, le Medecin, voilà les Abeilles, dont la diligence est plus mal récompensée, que la paresse & l'inutilité de ces dangereux insectes. A quoi sert un *Auremus*, un *Cheplu*, un *Zinba* & tant d'autres frivoles Dissecteurs de Pucés? A considérer, à admirer les *ruches* que d'autres bâtissent & entretiennent.

Le monde entier livré aux vaines disputes des Philosophes, ne se conserve que par les Medecins. La vie des Citoyens leur a été confiée dans tous les tems par l'ordre des Rois, & les Arrêts des Parlemens: il étoit donc aussi indispensablement nécessaire de sçavoir à quoi s'en tenir sur la Medecine & sur les Medecins, que sur les marques, qui distinguent essentiellement la bonne monnoie, de la fausse.

On croira peut-être que *Fum-Ho-Ham* est un être imaginaire, forgé par le Parti Chirurgical, pour allumer le feu de la guerre, aux quatre coins de la Faculté. On répandra, je le sens bien, des soupçons sur la certitude la plus évidente de l'existence de mon *Chinois*, pour noircir le Traducteur, peut-être parce qu'il est François, & qui pis est, parce qu'on le croira Medecin, faux-frere indigne, qui, à force de reveler le *Secret de l'Eglise*, ne peut manquer de ruiner à la fin la *Sacristie*. On dira que je ne suis qu'un Calomniateur, un satyrique plus effrené que tous les Anciens & les Modernes,

xvj AVANT-PROPOS.

un mauvais Citoyen, d'autant plus dangereux, que j'affecte pour couvrir ma méchanceté & mieux distiller mon fiel, le zèle le moins fuit-peët & le moins hypocrite &c. Car quelles bornes ont les ressources de l'amour propre irrité ?

Mais pourquoi le *P. Hardouin* n'est-il pas vivant, pour imposer silence à ces vains discoureurs ? Je suis persuadé que lui-même, qui a osé douter de la réalité des œuvres de *St. Augustin*, & de plusieurs autres Peres de l'Eglise, lui qui a si bien commenté *Pline*, sans l'entendre, & qui a cru que cet Auteur étoit fort ancien, parce qu'il l'avoit honoré d'un Commentaire, oïi je suis convaincu que ce sçavant Jésuite, si peu crédule cependant, eût avoué avec sa bonne foi ordinaire, qu'on trouve dans *Fum-Ho-Ham* des traces de l'Antiquité la plus reculée.

Mais pourquoi évoquer les ombres & faire sortir les morts de leur tombeaux ? Nous avons des Auteurs vivans, gens d'esprit, quoique d'esprit incertain, qui sans sortir de leur Cabinet, & sans avoir été plus instruit que *Montfour*, sont plus au fait de l'Histoire de la *Chine*, que le *P. du Halde*, le *P. Parennin*, & tant d'autres Jésuites qui ont été 50. ans dans le Palais de l'Empereur. Je parle d'un Litterateur Celebre, devant qui j'aime à voir muët, ce grand Bavard *Cryfologue*. C'est *Retfre*. Je le prie de lire attentivement cet Ouvrage, & je n'en veux appeller qu'à sa décision. Je suis sûr qu'il comptera certainement beaucoup plus sur un Ecrivain, de la Trempe & d'un Caractere aussi fortement marqué, que *F.*, que sur toutes les frivoles Relations de nos commerçans Missionnaires. Un aussi fin connoisseur en style, devinera sans peine l'ancienneté de celui-ci, malgré le déguisement d'une traduction. L'homme dont je parle, est un des plus respectables personnages de la République des Lettres ; nouveau *Pajquier*, il a fait pendant 20. ans

les

AVANT-PROPOS. xvii

les plus utiles & curieuses recherches sur l'origine des Bordels (1).

Enfin si l'on imagine que c'est sous le nom fabuleux de *F.* que j'ai voulu insinuer la politique de *Machiavel*, que ceux qui l'ignorent apprenent qu'elle se réduit à 30. petites propositions, qui ne démasquent pas plus l'artifice & les ruses des Medecins Charlatans habiles, que les plaisanteries & les consultations, qu'un Medecin de peu d'esprit & de goût fournissoit à *Moliere*.

Il n'y a qu'à comparer *F.* avec *M.*; la Charlatanerie de celui-ci est si grossiere, qu'il n'y a pas de sage-femme qui ne la saisisse facilement, tandis que celui-là est admirable par l'étendue, la finesse, la profondeur des vûes, & l'universalité de ses connoissances, tant Physiques, que Morales.

Je prétends encore moins devoir être accusé, d'avoir fait avec acharnement la plus affreuse des Satyres, pour nuire à un corps respectable, & que je respecte peut-être plus que personne. Je me croirois digne du plus grand mépris, si je n'étois penetré d'admiration & de reconnois-

(1) Ce mot & plusieurs autres qu'on a pris la liberté d'employer, pourront blesser la plupart des Lecteurs, ou plutôt leurs préjugés. On ne respecte point des délicatesses aussi puériles dans les autres langues. Le Latin dit *Prostibulum*, *scortum*, *coire*, *mucus*, *faeces alvina* &c. Autrefois on n'eut pas osé traiter en François des Parties de la génération, de la maniere dont se fait l'enfant; le mot de *Verole* que nos Dames prononceent aujourd'hui sans scrupule, étoit indecent & odieux. On écrivoit en Latin, on parloit par longues Periphrases; Mais aujourd'hui le voile d'une prétendue pudeur est levé. *Astruc* même qui dit, qu'il a écrit en Latin, par decence de *Morb. Vener.* a fait traduire, quoique maussadement, son livre, par vanité.

* *

xviiij AVANT-PROPOS.

fance pour les écrits utiles & lumineux, qui font fortis il y a longtems de quelques plumes celebres parmi les Medecins de Paris. En un mot, comme je l'ai déjà dit, je regarde la Medecine, comme la plus belle & la plus utile des Sciences, j'honore les vrais Medecins, & je pense qu'on ne sçauroit trop payer, soutenir, & encourager leurs talens.

Mais en respectant les talens & les mœurs, le bien public m'a donné la force d'attaquer les défauts de l'esprit, uniquement encore parce qu'ils influent sur la perte d'une infinité de Citoyens, & que c'étoit peut-être le seul moien de les corriger. Au reste nulle calomnie dans tout ce que je donne, soit de *F.* soit de moi-même; & sans le caractère de verité & de candeur, que semblent par-tout respirer les écrits du Docteur *Chinois*, il ne m'auroit jamais compté au nombre de ses Apôtres.

Mais, croira-t'on encore objecter, la médifance, selon *F.* même, est l'élément de son esprit, ou l'aliment de son Ouvrage. Soit; mais si la verité seule y regne, si la médifance n'est qu'un masque odieux, qu'on a voulu donner aux verités qu'on avoit lieu de craindre, si le plus grand intérêt des hommes, à qui tout respect humain doit ceder, fait tomber ce masque imposteur, si enfin un Medecin même est tenu par principe de Religion, d'exposer, d'afficher le brigandage de ses propres Confreres, comme l'a pensé & exécuté (sans succès) le pieux & zélé *Mr. Hecquet*, alors, je vous le demande, à vous qui me desapprouvés, de quelle force feront toutes vos raisons, & les argumens dont on voudroit sans doute pouvoir se servir, pour solliciter la suppression de l'Ouvrage le plus utile qui ait paru depuis la découverte de l'Imprimerie.

Laiſſons donc aboier les Medecins. On n'a rien à craindre, ni à se reprocher, quand on a

AVANT-PROPOS. xix

pour soi la justice, la vérité, & l'amour de l'ordre. Je défie la Faculté en corps de me convaincre d'avoir avancé aucune fausseté, ou calomnie. Pour prouver contre'elle-même tout ce que j'ai dit depuis la première, jusqu'à la dernière scène de cette *Tragi-Comédie*, je n'en veux appeler qu'au témoignage intérieur de la Conscience des personnes, quellesquelles soient, qui connoissent les Hommes dont je parle, (pour les pénétrer, il n'y a qu'à les suivre au lit de leurs victimes) &, ce qui est encore plus généreux, je prends pour juge la conscience même des Médecins, s'ils en ont autant qu'on leur en a supposée dans cet Ouvrage.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une dernière réflexion, qui finira cette longue Préface. Madame la Marquise *** disoit à Mr. *** qui venoit de publier un Ouvrage hardi sur une matière des plus délicates; „ Mr. je trouve vôtre „ livre fort bon, mais il vous fera grand tort. Cette Dame ne songeoit pas qu'elle parloit à un Auteur.

Je sens que mes amis pourront me faire aussi justement les mêmes reproches; mais j'avertis que je n'y serai sensible, qu'autant qu'ils seront accompagnés de la même circonstance; si je l'ai méritée.

Ce qu'il y a de certain, & ce que je puis protester avec candeur, c'est que le zèle seul de F. m'en a inspiré pour le bien public. N'ayant pas l'honneur d'être Médecin, est-il surprenant que je plaide pour la vie des hommes, & que j'aie pour elle un respect, devant qui toute autre considération s'évanouit. Une cause de cette importance demanderoit la force d'Hercule, & j'ai peut-être la foiblesse de *Terfite*. Mais si les parties du grand Avocat m'ont manqué, du moins ne me refusera-t'on pas celles du bon Citoyen.

O vous, qui pouvés devenir malades, con-

* * 2

siderés que ne pouvant prévenir les misères attachées à l'Humanité, j'ai fait tous mes efforts pour vous garantir des Medecins. Si donc ces ennemis de notre Societé m'attaquent en corps d'armée, que peut faire un Maître es Arts, seul contre tant de Docteurs furieux? Vous qui voies le courage d'Aigle qu'il m'a fallu opposer (contre ma propre fortune) à des abus & à des préjugés presque aussi anciens que le monde, prenez un peu, cher Lecteur, les intérêts d'un homme qui s'est volontairement sacrifié pour défendre les vôtres.

Vous, jeunes Etudians, que j'ai voulu instruire & former, il y auroit trop d'ingratitude à m'abandonner à la colere de la Faculté: Et vous enfin Medecins (1) dont j'ai dévoilé l'ignorance, la Charlatenerie, & le Brigandage, peu connu de ceux-mêmes qui l'ont voulu faire connoître, que votre amour propre irrité ne vous empêche pas de rendre justice à qui vous la rend. Croiés que ma langue ne s'est dévouée que pour la vérité, que je ne parle de vous, que comme l'Histoire, & qu'enfin (je vous le jure) pour dire du bien de vous, je n'attends que l'occasion de vous en voir faire.

(1) Est-il nécessaire de repeter, que c'est toujours des mauvais Medecins, que je parle, & que je suis pénétré de respect pour l'art & pour les Hommes qui y excellent?

Fin de l'Avant-Propos.





DISCOURS
DE
FUM-HO-HAM,
A L'EMPEREUR
KEIN-LONG.

IRE,

A V^ôtre Naissance, Vous futes annoncé à vos Sujets, comme un *Bienfait du Ciel*, ils ont tremblé pour les jours de V^ôtre Majesté, dans son Enfance; mais dans un âge plus mûr, dès qu'on Vous a connu, on Vous a nommé l'Amour du peuple, *Kein-long* le *Bien-aimé*, dans un tems, où Vous allés dispa^roître à nos yeux, tems où la Critique s'arme contre les Rois mêmes & les Empe^reurs.

Durant leur vie, ces Potentats exercent un pouvoir despotique, mais après leur mort, ils sont soumis à leur tour au Tribunal de leurs Sujets, qui ne disent du bien, que des Princes, qui en ont fait.

* * 3

Eh ! Comment, SIRE, refuseroit-on ces hommages à V. M. ? Vous avés reçu du *Tien* (1) un cœur, tel qu'il ne le donne pas à la plupart des Grands de la terre, un cœur plein de tendresse pour vos Enfans, & de bontés pour vos Sujets, un cœur plein d'humanité & de douceur, sensible aux charmes de l'amitié & capable d'aimer. Il a éclairé vôte esprit des plus pures lumieres. Les intrigues fourdes de la Cour ne font, à vos yeux, que des jeux de la vanité & de la foiblesse, dont vous connoiffés tous les détours ambitieux, & dont vous riés secretelement, comme des miseres humaines.

En vain le plus artificieux manège s'efforce-t-il de vous masquer les hommes, vous voiés leur cœur sur leur visage, vous pénétrés dans leurs yeux le fond de leur ame, tandis que vôte prudence & vôte discrétion vous rendent vous-même impénétrable aux regards les plus perçans. Aussi insensible aux faux brillans de l'esprit, qu'à la flatterie & à l'adulation, la raison seule vous frappe, comme la vérité règle & éclaire tous vos jugemens.

Depuis la mort lente de ce *Mandarin* prudent, mais trop pacifique, avec qu'elle admiration ne vous voit-on pas tenir les Rênes de vôte Empire ! Vos peuples applaudissant au choix que vous avés fait de vous-même, pour premier Ministre, se trouvent d'autant plus heureux, que c'est par vous seul qu'ils pouvoient le devenir. Ils s'habituent si facilement à n'en point voir d'autres, que, si le choix leur eut été permis, *Kein-long* en eût été l'unique objet. Ils voient avec plaisir que le zèle & l'ardeur de Vôte Majesté à déconcerté pour jamais la folle ambition de ces

(1) Le Dieu des Chinois.

à l'Empereur Kein-long. xxij

foibles génies & de ces cœurs corrompus, qui briguoient une place éminente, plutôt pour leur propre bonheur, que pour celui des Citoyens, une place presque au-dessus des forces de l'humanité, une place où le vice a été tant de fois, je ne dis pas impuni, mais couronné, une place enfin, où l'on ne devoit faire monter que la sagesse & la vertu, & dont par conséquent est indigne, quiconque remue un parti, pour s'y élever. L'exemple du passé les faisoit trembler pour l'avenir.

Un Empereur tel que vous, SIRE, qui aime ses Sujets, autant qu'il en est adoré, doit les gouverner lui-même, il n'a qu'à vouloir, & ils sont heureux. Qui a moins besoin de secours étrangers? Qui peut mieux tout voir, tout soutenir, tout conduire par lui-même, qu'un Prince de la plus haute Sagesse, pour qui Minerve & tous les Dieux semblent avoir épuisé leurs bienfaits?

Une face aussi digne de l'Empire, *facies Imperio digna*, comme parloient nos Anciens, inspire nécessairement l'estime & le respect à ceux mêmes qui sont faits, non pour ramper dans les Cours des Rois, mais pour juger les Rois & les Empereurs. Je parle de ces hommes sévères, que la pompe & la grandeur ne peut éblouir, de ces organes hardis de la vérité, qui devoient être les seuls Courtisans des Princes, ces Philosophes, qui ne donnent d'Éloges aux Souverains, qu'autant qu'ils les trouvent dignes de l'être. Vous n'avez rien à redouter de leur sévérité; vos discours ont gravé dans ces cœurs (dont le seul hommage doit flatter les grands), la vénération que votre Personne inspire: & pour cette fois enfin ce n'est point la flatterie, qui a trouvé l'homme, qu'on cherche depuis si longtems.

L'élégance, la netteté, la précision, la pro-

fondeur font connoître la solidité de votre génie, dans vos conversations les plus indifférentes. Roi quand il faut être Roi, quel plaisir de quitter quelquefois le Sceptre & le Diadème, pour mieux sentir le prix de l'humanité ! Vous déposez en secret le faste incommode de la Roiauté, pour être homme, pour vivre familièrement avec ces Seigneurs aimables & valeureux, à qui Mars & l'Amour accordent tour à tour, à votre exemple, leur confiance & leurs faveurs. Ils trouvent dans leur Prince un particulier aimable, plein d'attentions & d'égards, un Maître rempli de douceur, qui, en se communiquant, ne perd jamais rien de sa dignité : Quelques-uns y trouvent un ami aussi sincère, aussi vrai, que puissant, & dont la Cour est l'asile des malheureux qui ont de la vertu.

A cette douceur si séduisante, & à laquelle on rend d'autant plus, qu'elle semble ne rien exiger, vous joignez, SIRE, de l'aveu de vos propres ennemis, une valeur & un courage, que la fierté, la dureté, & quelquefois même la férocité accompagnent dans la plupart des hommes, & que regle chés vous l'humanité. Un caractère aussi compatissant que le vôtre, gémit plus sur les calamités que traîne après soi le char des plus brillantes victoires, que vos propres triomphes ne vous enorgueillissent.

Quand les Tartares, liés avec les Japonois, ont menacé les Frontières de votre Empire, on vous a vû, à la tête de vos Armées, donner l'exemple à vos Généraux, & à votre Fils *Ham-ty*, pour qu'il le donnât lui-même à toutes vos troupes. Intrépide dans les hazards, aussi peu ému que dans une paix profonde, on vous a vû braver le fer & le feu, inspirer à vos soldats une ardeur, que votre présence & votre fermeté seule ont soutenûe, & enfin, semblable à ce Dieu, dont parle Homère, qui par ses

à l'Empereur Kein-long. XXV

seuls regards pouvoit décider du sort des Combats, on vous a vû ramener la victoire dans des Bataillons, qui furent d'abord ébranlés, malgré l'admirable disposition de ce fier *Chou-chu-la*, qui, (sans l'art magique de ce grand *Néromancien*, que Vòtre Majesté fit voler à son secours, de l'extrémité des Indes, & à qui nous devons la conservation du plus grand de vos Généraux,) n'auroit eû qu'une vie (1) trop peu proportionnée aux services qu'il peut rendre à vos Etats.

La victoire, SIRE, n'a pas plus alteré vòtre

(1) *Chou-chu-la* est peut-être le plus grand Général, qui ait jamais paru à la Chine; il doit tous ses brillans succès à ce qu'il appelle ses *Rèveries*, c'est-à-dire à d'excellens principes de guerre, qu'on trouvera un jour dans ses Mémoires. Son courage est encore au-dessus de ses lumières. Il étoit Hydropique, lorsqu'il partit de *Pekin*, pour faire la dernière Campagne, à laquelle nous devons la paix. Après la première *Ponction*, il prit les Villes les plus fortes de la Tartarie; après la seconde, il gagna la terrible Bataille de *Te-noi-fon*, sous les remparts d'une Ville qu'il assiégeoit. On demande comment le plus grand des Guerriers ose se mettre à la tête d'une Armée, & présider aux plus grands intérêts d'un Etat, dans un tems, où l'ame plus au corps, qu'à elle-même, semble devoir être sans vigueur: ou comment l'Empereur confie son Roiaume à un Héros expirant. Ces deux problèmes ne sont pas difficiles à résoudre. Ce qui lui restoit d'ame, suffisoit au Héros, & à son Maître, qui en connoissoit le prix, comme on en va juger par le plus beau trait.

L'Empereur fit venir auprès de la Personne de son Général, un Medecin qui n'étoit encore Celebre que parmi les Sçavans, en disant au malade, je ferai S... mon Medecin consultant, s'il vous guérit. Le Medecin a sauvé le sauveur de la Chine, jugés si un tel Empereur a tenu sa parole.

xxvj *Discours de Fum-Ho-Han*
 ame, que le danger. Plus occupé du malheur des vaincus, que de la gloire dont vous étiez couvert, cet événement qui auroit enflé des cœurs moins grands que le vôtre, n'a fait germer en vous que des sentimens de modération, le partage des vrais Héros. Après des actions qui vous ont placé à coté des plus grands Empereurs, revenu dans le sein de votre Empire, comme dans le sein de votre Famille, vous avez mis la discorde aux fers, & l'olive de la paix, que vous venés de faire éclore, augmente sa rage, en comblant nos desirs.

Vous ramenés les arts en triomphe avec les plaisirs, les sciences renaissent par vos bienfaits; vous avez appris du haut du trône aux autres hommes, à rendre à l'esprit & aux talens le tribut qui leur est dû, & que l'esprit seul est digne de leur rendre. Le génie Chinois vous doit toutes les conquêtes qu'il a faites. Il a porté la lumière dans des Regions ténébreuses, qui sembloient devoir être l'éternel séjour de l'ignorance. Nous connoissons enfin le Monde & la Nature, par ces *Argonantes nouveaux*, que votre libéralité rassemble de toutes parts, & envoie mesurer les parties du monde les plus opposées.

Après tant de vertus, comment les vœux que vos peuples font au Ciel pour V. M. pourroient-ils être tout-à-fait desintéressés! Comment leur bonheur ne seroit-il pas inséparablement lié au vôtre?

Mais, SIR É, parmi tous ceux qui bénissent votre Nom, seroit-il permis au moindre & au plus zélé de vos Sujets, d'élever sa voix jusqu'au trône de votre Majesté? Vous avez vaincu l'injustice par la force de vos armes, vous avez forcé au silence l'intrigue, la calomnie, & l'esprit de parti, qu'animoit le fanatisme, monstre, qui s'est fait voir dans tous les

tems plus à craindre pour les Rois mêmes, que la liberté de penser des Philosophes de tous les siècles. Un autre monstre bien différent, & non moins redoutable, vous reste à dompter, c'est un hydre dont vous seul pouvez couper à la fois toutes les têtes renaissantes, je veux dire le *Brigandage de la Medecine*, Brigandage qui désole vos États. Ceux à qui vous avez confié la vie de vos Sujets, sont, pour la plupart des Hommes Mercénaires, des ignorans, des Charlatans, sans foi, sans probité; ils regardent la vie, comme des feuilles d'arbres, ou comme la poussiere emportée par les vents. L'Automne ne voit pas tomber en plus grand nombre ces feuilles desséchées, que vos Sujets ne sont détruits par la hardiesse & la témérité de tous ceux qui osent exercer la plus étendue, la plus utile, & la plus difficile de toutes les professions, sans étude & sans lumiere.

Ce sont, SIRE, ces hommes, prétendus Medecins, fléau plus terrible que toutes les maladies, que j'entreprends de dévoiler dans cet Ouvrage à votre Majesté, avec les moiens faciles de remedier à de funestes abus, qui en deshonorant le plus beau des Arts, & ceux qui y excellent, dépeuplent & ravagent votre Empire. Je n'en accuse aucun de ceux qui sont vivans, j'ai pris chés les morts les peintures que j'ose offrir aux yeux d'un Prince éclairé. Mais s'il se trouve par hazard quelques Medecins qui leur ressemblent, qu'ils se corrigent, ou indignes des bienfaits de votre Majesté, ils meriteront d'être chassés de votre Capitale, comme ils le furent autrefois de celle d'Italie.

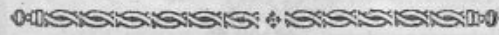
Vous le sçavez, SIRE, c'est l'amour propre offensé qui a donné le Nom de *Médisance* aux vérités Critiques; mais elles n'en sont pas moins des vérités, & en est-il de plus importantes, que celles qui ont pour objet la conservation

xxviii *Disc. de F.-H.-H. à l'Emp. Kein-long.*
des Citoyens ? Je ne suis que leur Interprète,
l'amour du vrai, l'amour seul de la Patrie m'a-
nime & va parler par ma bouche: Les cœurs
dignes d'être vos Sujets, c'est-à-dire, les cœurs
droits m'applaudiront sans doute, & l'on connoî-
tra les cœurs faux & corrompus, à la maniere
dont ils se trouveront blessés.





LE CHEMIN
DE LA
FORTUNE
OUVERT
AUX MEDECINS.



CHAP. I.

*Tableau General de la Medecine & des
Medecins.*

Vous voulés donc absolument, mon
Fils, prendre le parti de la Medecine.
Tous les inconveniens, tous les écüeuils
que je vous ai fait voir, les désagrémens,
les peines, la difficulté de réussir, la facilité de
tomber, après les plus brillans succès, enfin tout
ce que je vous ai dit & repeté tant de fois, pour
vous empecher de vous embarquer sur une mer
orageuse, connue de peu de pilotes, & pour cette
raison si fameuse en naufrages, rien ne peut
vous détourner d'une profession difficile, à la-
quelle vous n'êtes peutêtre appellé, que par l'ap-
pas du gain. La rapidité avec laquelle certaines
gens font des fortunes considerables, sans rien
sçavoir, (si ce n'est duper le public) vous se-
duit & vous attire, & enfin il est décidé que

A

(2)

vous serés Medecin , c'est à dire l'Homme du Public & la victime de l'ingratitude & de la jalousie. Ah! mon Fils, au nom de la plus tendre amitié, souffrés que je fasse encore un dernier effort, plus pour vous même, que contre vous, en exposant à vos yeux, ou plutôt vous rapellant toutes les peines qu'il vous faudra esfuier & tous les perils que vous allés courir. Après quoi je ne vous retiens plus.

Je vous donnerai, mon Fils, la politique du Medecin par le celebre M. * * * traduite avec la plus grande liberté. J'y fonderai la mienne, telle qu'elle est née de mes propres observations, de l'usage du monde, & de la familiarité même, que les Medecins ont daigné m'accorder autre fois avec eux. Vous verrés que ce grand politique n'a pas tout dit, que Moliere n'a faisi que les ridicules grossiers des Medecins, & qu'enfin Telemaque n'eut jamais si grand besoin de Mentor dans la dangereuse Isle de Calipso.

Il faut d'abord vous faire connoître en general l'art & les artistes, & ensuite tous les chemins infiniment divers, qui pourront vous mener à la fortune.

Regardés vous, mon Fils, comme un voia-geur qui va s'établir dans des pais inconnus, vous trouverés plus de difference dans l'esprit & les mœurs de tous vos Confreres, que dans les régions les plus éloignées, les unes des autres. Le peuple avec lequel vous allés vivre, les Medecins, se haïssent entr'eux, autant qu'ils nous détestent nous mêmes; ce sont des especes de commerçans, qui vont tous à la source (ou plutôt à la chasse) de l'or & de l'argent, mais qui marchent par des détours differens, qui consultent tous les vents, qui croient tous porter en échange des marchandises précieuses, quelque viles qu'elles soient, & qui, avant que de les mettre en vente, semblables à ces marchandes habiles qui connoissent tout l'avantage des faux-

(3)

jours de leur magasin, apprenent l'art de séduire, ou plutôt de tromper. Ils commencent par lacher dans le public des Colporteurs mâles & principalement femelles, qui les vantent, comme ils font entr'eux. Person loüé Gacon, par la même raison que les autres se déchirent.

Dans ce Négoce, il y a bien d'autres circonstances particulieres. La Medecine est une marchandise dont tout le monde a besoin, dont les Heretiques mêmes en cet art ne se passent point, & que personne ne connoît, de sorte que celui qui la débite, qui sçait la mettre en son jour, celui-là seul en fait le prix. Ainsi le ton hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomtion, le mystere, la charlatenerie & toutes les iniquités qui la suivent, sont la baze de ce commerce.

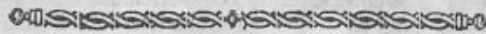
Ceux qui vendent de mauvaises marchandises, sont bientôt abandonnés, les faux-monnayeurs sont pendus. Mais la Medecine éprouve un sort tout-à-fait différent. Le Clinquant, le similor s'y confond avec l'or véritable: c'est un métal que peu de gens sont en état d'examiner au creuset, & ce qu'il y a de plus faux, pourvu qu'il soit merveilleux en apparence, est toujours ce qui a le plus de charmes pour le public, parcequ'il ne juge de ce qu'il achete, que par le fripon qui lui vend. Enfin ce n'est presque jamais sur la foi des connoisseurs qu'on choisit le marchand, c'est sur la foi du public, qui ne connoît pas plus le marchand, que la marchandise.

Voilà en general, mon Fils, le négoce, ou l'art que vous allés embrasser, & le caractère de ceux qui le professent. Vous sentés qu'un caractère aussi équivoque, aussi perfide, exige beaucoup de menagement & de souplesse. Vous voyés que la Medecine est cent fois plus difficile qu'Hippocrate ne l'a dit, & que les honnêtes Medecins de son tems ne le lui auront peut-être fait croire.

A 2

(4)

Ces difficultés vous déconcerteront & vous effraieront sans doute. Pour peu qu'on ait de délicatesse & de sentimens d'honneur, le moien de passer impunément sur tant d'épines! Mais cependant comme vous me paroissés si obstiné dans votre dessein, que c'est une vocation décidée, je ne veux pas tout-à-fait vous décourager. Au contraire je veux vous prouver qu'il est facile de réussir dans cette Carrière, quelqueimmente & perilleuse qu'elle soit, & que la rose de la Medecine, qui est l'argent, peut se cueillir, sans que les mains les plus délicates en soient blessées, pourvû qu'elles soient adroites. Je n'ai pour cela qu'à vous proposer l'exemple d'un grand nombre de Medecins qui se sont élevés sans talens. Permettés-moi de vous en tracer le portrait, pour vous faire voir que tous les defauts & tous les vices seront autant de degrés qui vous feront monter au premier rang, si vous êtes heureux.



CHAP. II.

Portrait de BACOUILL. Ultimi primi.

BAcouill a le corps fait en Z, il ressemble à ce vilain Empereur Romain, qui, selon Suetone, *referebat faciem cacantis*. Il est tout barbouillé de morue, de pituite & de tabac, ce qui rend sa figure de singe, encore plus dégoûtante & maussade. Representés vous sa tête comme un pot de terre creux, sur le haut duquel est plantée de travers une vaste perruque *in F.* que Bacouill porte fort reculée en arriere, même devant les Dames qui ont tout le tems de considerer la beauté de son crane. Ce grave personnage ne rit pas plus qu'un animal, il daigné

seulement quelquefois sourire, mais d'un souris aussi perfide, que niais & fardonien, qui laisse plus qu'entrevoir deux rateliers pourris de dents mal propres & cariées, qui heureusement manquent par devant. Il est si sot qu'il ne se croit pas même un Ignorant. Pour en juger, il ne faut qu'un coup d'œil sur sa physionomie; avec ces traits-là la nature n'a jamais donné aucune sorte d'esprit. Bacouill ne sçait rien, il ignore très parfaitement le Latin, & encore plus parfaitement la Médecine. C'est pourquoi les Facultés les plus *Borgnes*, comme celles de Rheims, de Caën, de Bourges, de Douay, de Pont-Amousson, &c. n'ont point été assés complaisantes pour lui donner un bonnet, que tant d'autres achètent pour deux Lotis & quelques phrases de mauvais Latin. Bacouill n'est que Bachelier de Cahors. Ses lettres à force de crédit, sont venues par la poste; il étoit à Versailles le jour qu'il auroit du être à Cahors, par la datte de son parchemin. C'est ce qui a été très bien prouvé par les diligentes recherches de *Jonquille*. Où ce prétendu Médecin a-t'il donc pris ses grades? au jeu. Il a joué d'abord avec les servantes & les laquais, ensuite avec des gens plus distingués, c'est-à-dire, avec les femmes & les valets de chambre, & enfin avec les Maîtres, les Seigneurs, & les premières Dames de la Cour. Un Ministre qui se connoît trop en mérite, pour lui en trouver d'aucune espee, dit que ce demi Docteur ne traite jamais que ceux avec lesquels il joue. Bacouill cependant, l'heureux Bacouill a été par-là porté de main en main, comme un jeu de cartes, jusqu'au 2.^e rang; & si le plus grand malheur qui puisse menacer la France, arrivoit, on liroit un jour dans les Fastes de la Médecine Françoisé, qu'un homme sans figure, sans vigueur, sans talens qui puissent le faire aimer des femmes, sans esprit, sans aucune sorte d'éducation, en un mot sans autre

science que celle du jeu, est parvenu à une place, qui, grace aux intrigues de Cour, ne prouve rien pour le merite, mais pour laquelle il n'est jamais d'allés excellent Medecin. Un Bacouill seroit devenu l'*Archiater* des François. *Domine salvum fac Regem*. Mais en faisant des vœux pour le pere, qui ne trembleroit pour le fils, si un tel Medecin pouvoit avoir la confiance d'un Prince aussi éclairé, un Medecin qui tremble plus que *Jouquille* même, à la moindre nouvelle de la marche des ennemis, dont la tête tourna de frayeur à la premiere decharge de la Mousqueterie de la Bataille de Fontenoi, qui trouvant un petit cheval sans selle, le monte à poil, & s'enfuit au grand galop, si troublé, qu'il pensa se jeter dans l'Escaut, & sema l'alarme dans tout le quartier du Roi, qu'il comptoit vite abandonner, pour se rendre à Lille. Un tel Poltron, même avec du sçavoir, seroit dans le besoin d'un grand secours à son Prince!

Envisageons Bacouill, comme Praticien. On ne peut aimer ce qu'on ne connoît pas, c'est pourquoi nôtre Docteur dit qu'il n'aime pas les remedes, qu'ils vont d'un côté, & la nature de l'autre, qu'ils ne se rencontrent jamais, que d'ailleurs avant que d'arriver au lieu de leur destination, ils ont perdu leur premiere vertu, semblables à ces vents qui après avoir traversé la Mediterranée, ont changé leur secheresse en humidité. Voilà les raisons solides pour lesquelles Bacouill n'ordonne presque jamais rien; esclave d'une ignorance invincible, il croit l'être de la nature, & quoiqu'il n'ait rien dit, en affirmant que les remedes ruinent le temperament, il a persuadé ceux qui l'écoutent: car il veut être écouté, même lorsqu'il parle Medecine; & à ce sujet vous allés voir qu'un jour sa vanité lui couta cher. Vous dormés, disoit-il au ronfleur ambulat de la Faculté, dans une consultation chés M.^e la Duchesse de V. Non,

Mr. , reprit *Philantrope* , j'ai trop de respect pour Madame la Duchesse , & trop d'envie de soulager les maux ; mais c'est vous qui avés dormi dans tout ce que vous avés fait , & qui dormés encore dans tout ce que vous dites. Qu'elle foudroyante réponse !

Mais voici une bien plus forte attaque. Baconill n'aime pas plus les Medecins , que les remedes. Il feroit à fouhaiter , disoit-il en bonne compagnie , avec son ton de capucin , & son petit air plat , doucement décisif , qu'il n'y eut point de Medecins dans le monde , la plupart ne sçavent rien , & le sçavoir des autres pourroit être mis dans une page. Il en jugeoit par le sien propre. Un Philosophe severé qui ne pardonne rien & dit avec force les plus dures verités , releva vivement la proposition du petit Hérétique. Permettés-moi , dit-il , Mr. de vous faire connoître les consequences de ce que vous venés d'avancer. Cela ne peut partir que d'un fond d'orgueil trop choquant. Car , ou vous êtes un homme extraordinaire , ou vous êtes un des Medecins que vous meprisés. Or que vous soies un homme rare , un de ces genies qui semblent avoir épuisé tous les bienfaits de la Nature , c'est ce que vos conversations ordinaires , l'instinct que vous montrés , & l'aveu même de l'ignorance de gens qui vraisemblablement ont autant de mérite que vous , & peut-être d'avantage , ne permettront jamais aux connoisseurs de penser. Vous partagés donc le mépris dont vous honorés vos Confreres. Je dis plus , ajouta l'argumentateur. Ou vous avés de la conscience & de la religion , ou vous n'en avés pas. Si vous n'avés ni conscience , ni religion , il faut vous chasser de la Societé , comme un homme indigne de la confiance de qui que ce soit , dans aucun genre. Et si vous en avés , vous ne devés point , pensant , comme vous faites , de la Medecine & des Medecins , abuser de la credulité du

public, aisément dupe d'un homme en place; si vous êtes honnête homme, vous devez cesser de tromper, & même détromper tous ceux qui vous enverraient chercher: vous êtes même obligé en conscience de remercier la Cour (que peut-être vous ne ferés que prévenir) & abdiquer une place que vous n'êtes pas en état de remplir. Par conséquent, si loin de vous retirer, vous mettés tout en œuvre pour que la protection, ou plutôt la plus aveugle prévention vous y soutienne, vous êtes un misérable qui n'avez pas le moindre sentiment de Religion, d'honneur, ni d'humanité, & tant que je vous verrai dans le rang que vous occupés, je vous regarderai avec raison comme le plus malhonnête & le plus méprisable des hommes. Ce Philosophe connoissoit à fond qu'elle doit être la Religion du Medecin, matière que nous exposerons dans la dernière partie de cet Ouvrage.

Ce second point de la Politique de Bacouill, comme vous voiés, n'a pas tant reussi que le premier. C'est qu'il vaut mieux dire du mal des remedes, que beaucoup de malades haïssent, que de Gens, à qui on connoît du mérite & des talens. En n'ordonnant rien, ou seulement quelques bagatelles, un lavement d'eau de riviere, un amandé, une prise de Theriaque, ou de petit lait, on flatte les personnes dont on adopte les préjugés, mais en calomniant un Corps respectable, on demasque sa propre ignorance, & il y a trop à perdre à ces comparaisons.

La Gazette est la dernière baze de la politique de Bacouill, il lit exactement toutes sortes de nouvelles pour les débiter ensuite. N'ayant ni lettres, ni latinité, de quel autre côté eut-il pu se tourner? il décide sur les événemens de la guerre & de la paix, mais il s'épargne toujours la peine de répondre à toutes les difficultés, en disant seulement *non*,

avec son ton ordinaire. Ce mérite a des charmes aux yeux des Nouvellistes. Que voudriez vous qu'ils fissent d'un Medecin qui ne sçauroit pas que Bruxelles sera pris dans peu de jours? M.*** a donc raison d'avoir fait sentir combien la politique est nécessaire au Medecin. Que peut sçavoir un homme qui ne lit pas même la Gazette? mais s'il ose la mépriser, le moyen de se fier à un esprit petit maître, qui dédaigne ce qu'il y a de plus solide, & ce qui fait la sçience de tous les Honnêtes gens! Je ne sçai si celle de Bacouill lui a procuré beaucoup de pratique, mais je sçai que dans le Palais de son Prince ce grand politique est peu respecté. Il prenoit tous les jours un fauteuil dans le Caveau, selon le rapport de Mr. B... on fut blessé de cette affectation, & pour l'en punir, voici le tour de Page qu'on lui joua. A la place du fauteuil, on mit une chaise percée avec un baquet plein d'eau par dessous, on couvrit adroitement le trou d'un tapis, qui n'empêcha pas le vilain C. de Bacouill de tomber dans l'eau, devant bonne compagnie, qui en rit encore de souvenir.

Les grands hommes ne sont pas seuls singuliers. Bacouill qui est des plus petits, oublie quelquefois son système de ne rien faire aux malades, il tombe même dans un si grand excès contraire, qu'il prescrit de faire des saignées de demie en demie heure, jusqu'à ce qu'il revienne. Mais le moyen de se souvenir, en jouant gros jeu au piquet, de ce qu'on a promis! & est-il étonnant qu'un Medecin de tapis vert, dont la partie dure plus longtems qu'il ne croioit, & moins qu'il ne voudroit, trouve son malade mort, épuisé par l'exécution de l'ordonnance!

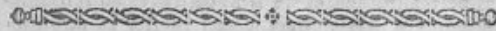
Voulés vous que je dévoile toute son impudence. Il a fait faire par un *Medicastre* & par le Cousin d'un Caffetier, un libelle sur la maladie de Metz. C'est là qu'il ose affirmer qu'on

a pensé tuer le *** Medicaſtre expoſe le traitement des Medecins, comme s'il y avoit preſidé, tandis qu'il ne fut appellé qu'à l'extremité, & ne fut d'aucun ſecours qu'à lui même, dans cette fatale conjoncture, & il fait dire à Bacouill, qui arriva encore plus tard que Medicaſtre, que la fièvre maligne de Metz étoit factice, c'eſt-à-dire l'ouvrage des Medecins.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'on donne de l'eſprit à Bacouill; il en donne lui même & veut apprécier le mérite. Il dit que Qualiſinaſus (ce genie qui d'un regard peut l'écraser) eſt bon ſur le papier & ne vaut rien ſur le cuir. Il eſt naturel à l'amour propre de chercher à ſe vanger du mepris. Quel infecte ne pique pas, quand on l'irrite?

Je viens de peindre un gueriffeur que tous les habiles gens qu'il mepriſe, regardent comme l'excrément de la Medecine. J'en demande pardon au Lecteur, ce portrait eſt par trop dégoûtant, mais il eſt d'après nature. Vous ſentés que je n'ai garde de confondre un Bacouill avec aucun de ſes Confreres, quoique j'emploie le même peinceau à peindre les defauts, les ridicules & les vices de tous. Qu'il n'ait donc pas la vanité de chercher quelque motif de conſolation dans les comparaiſons que ſon amour propre pourroit faire, ni enfin de ſe confondre avec aucun des Medecins dont je vais parler.





C H A P. III.

Portrait de JONQUILLE.

Vous nommerai-je cette jaunisse brune tristement ambulante, cet ennuyeux Hippochondriaque, qui ressent toujours tous les maux dont les autres se vont plaindre à lui, qui fait bailler la santé & endort les malades sans opium ? c'est le Medecin *Jonquille*. Staabl suppléoit à l'opium par sa poudre temperante, ou plutôt il croioit dans la prévention chymique y suppléer. Jonquille, l'heureux Jonquille, qui s'amuse en m'ennuyant, n'a besoin ni de l'un, ni de l'autre, il n'a qu'à conter quelques capucinades, il conte aussi bien que le Grandpere d'*Amanzai*; de plus la scène de toutes ces hiltaires est toujours à Montpellier, où l'on croit être, où l'on voit tout ce qui se passe, par la force de l'imagination du conteur Jonquille.

Il arriva de cette Ville en 1736. plein de lui-même & sous une fausse apparence de douceur & de modestie, ne manquant jamais la fréquente occasion de se rendre Justice, & de vanter partout ses succès. Vous sçaurés qu'il n'avoit jamais exercé la Medecine avant le système de Law, parce qu'il ne l'aimoit pas, & que nouveau *Crispin*, son Pere l'avoit fait Medecin, malgré lui, de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'il fût entierement ignoré avant 21. il fût même long-tems souverainement meprisé de ses Coufreres, mais bientôt ils furent la dupe du mepris dont ils prétendoient l'accabler. Ce mepris même & les ressources dont il avoit besoin, & que la fortune lui fit envisager dans la pratique, lui servirent d'aiguillon. Il perça, & fut bientôt introduit par tout à Montpellier, & si on l'en croit, il y fit toute la Medecine. Il repara en peu de tems

les pertes immenses qu'il avoit faites au jeu dans sa jeunesse. Mais pour ne pas blesser la jalousie de ses Confreres, surpris de la soudaineté de son mérite & de sa vogue, & en même tems pour se donner l'air d'un homme à bonne fortune, il faisoit la nuit ses visites, & fumoit & buvoit tout le jour. Quelle fatalité a pu faire échoier un politique aussi raffiné ? les Medecins, suivant leur pieux usage d'abaissier toujours ceux d'entr'eux qui s'élevent, alloient répandant de maisons en maisons, que le Docteur Jonquille ne devoit sa réputation (& ils avoient l'indignité de le prouver) qu'à trois, où quatre Banquiers Huguenots qui lui attiroient une infinité de Consultations de l'Etranger. Mais à quoi sert la basse jalousie, si ce n'est à deshoner les mauvais cœurs qu'elle a corrompus ? tout ce que les Medecins de Montpellier ont tenté contre le fortuné Jonquille, a servi à son avancement, loin de lui nuire. Il fût d'assés bonne heure appelé à la Cour, le séjour du vrai mérite, & véritablement un Prince de l'art, tel que *Jonquille*, n'étoit pas fait pour croupir dans une Province. On eut soin, avant de le mander, de le décorer du titre de Professeur en Medecine, qui étoit dû à *Fizes*, & à *Rufus*. Un pareil titre est le cordon de St. Michel, un sot à talens en a les epaules traversées, un arracheur de dents le sollicite ; le moyen par consequent de refuser à un grand Personnage les mêmes honneurs, & qu'un Medecin du premier ordre vint à Versailles aussi nu que l'amour, & peut-être aussi *croisé* que dans *l'oraison de Mr. S. Julien*. *Jonquille* arrive donc à la Cour, avec l'illustration convenable. A son arrivée, Mr. le Duc de G. *** l'homme du monde qui a le plus aimé son Maître, tombe malade d'un abcès au poumon, que le malheureux *Jonquille* prit pour un abcès au foye. Mais quel est le Medecin qui ne se trompe point ? le grand Hippocrate prit une future du

trane pour une fracture, & ordonna le trépan.

Rien ne prouve mieux l'injustice des grands qui veulent qu'on devine, tandis que le public ne voit rien & pardonne tout, que le tort considerable que cette legere aventure a fait à *Fonquille*; à l'armée, sans livres, sans malades, il ne sçait où traîner son pauvre corps: à charge à lui même, comment ne le seroit-il pas à ses bons amis de Cour? Est-il plus employé à Versailles? Helas! Non. Il a beau se vanter, cela ne prend point.

Consolés vous, mon cher *Fonquille*, tel brille à Montpellier, qui s'éclipse à Paris. Jettés les yeux sur *Lethargus*, le plus respectable des Medecins par la probité, la douceur, & cette bonté d'ame tranquille que rien n'atteint, que rien n'emeut. Chancelier de l'Université de Montpellier, où il a professé 40. ans la Medecine, où la confiance du public, due à une belle & grande représentation, & la plus haute consideration, fondée sur quelque mérite, marchoi-ent, pour ainsi dire, à sa suite, que lui est-il resté de tous ces honneurs à la Cour? Ce qui ordinairement y fait naufrage, la réputation d'honnête homme, que j'aime & estime de tout mon cœur, mais qu'à pareil prix, quelque cas qu'on doive faire de la probité, je ne voudrois pas remplacer. L'honneur est une chimere, je le veux, mais elle tient un grand rang dans le monde, & s'en passer, c'est être trop Philosophe, c'est en tenir un bien petit. Enfin, mon pauvre Docteur, lisez les portraits de *Douillet*, de *Rufus*, de *Cryfologue*, après cela si vous êtes encore mélancolique & de mauvaise humeur contre l'injustice du sort, ce n'est pas ma faute, prenez vous en à l'excès d'un amour propre que vous vous déguifés peut-être à vous même.



C H A P. I V.

Portrait d'EROSIATRE.

Pour faire connoître *Erosiatre*, je n'ai qu'à parler de son aimable Fils. On sçait qu'il a degeneré de son Pere, comme le Papillon degene de la Chenille, ou comme un Oranger greffé sur un pomier sauvage. Je sçai de lui des traits du cœur le plus noble & le plus grand, mais pour ne vous donner que l'idée de son esprit, il joint la justesse à l'agrément, & la meilleure philosophie à l'harmonie des plus beaux vers. Le Pere est encore moins obligé de ressembler au Fils, que le Fils au Pere. C'est pourquoi le patelin & doucereux *Erosiatre* a peu d'esprit, peu d'érudition, & nulles profondes connoissances dans son art. Le moien, disoit Julien, qu'il eut été bon Medecin! vous sçavés qu'il est né d'un Hollandois qui vint s'établir à Paris, & fut le plus celebre empirique qui ait paru le siècle passé sur ce grand Théâtre des Charlatans & des Impoteurs. Ce Medecin Hollandois n'a rien fait imprimer qu'un *Traité des maladies les plus frequentes*, dont le prudent *Erosiatre* auroit bien voulu retirer des mains du public tous les exemplaires, pour en faire le sacrifice au feu; c'est l'ouvrage d'une sage-femme, d'un faiseur de Bandages, ou, pour mieux dire, d'un Marchand d'ypécacuanha. Cette racine du Bresil, fort connue aujourd'hui, & fort employée par la plupart des Medecins dans toutes les dysenteries, de quelque nature qu'elles soient, étoit inconnue dans le dernier siècle. Un Apotiquaire de Paris la connoissoit seul, seul il possédoit cette merveilleuse racine, dont un Etranger lui avoit vanté la vertu spécifique

dans la maladie souvent funeste dont je viens de parler. Il étoit ami du Medecin Hollandois, il lui fit confidence de son secret, dont il ne sçavoit pas faire usage. Il imagina que les épreuves en seroient faites avec plus de jugement par un Docteur, & enfin il lui donna tout ce qu'il avoit, & ensuite il en fit venir de plus grandes provisions. Le Medecin Hollandois fit maint essais, plusieurs réussirent, non seulement parmi le Bourgeois, mais parmi les gens de qualité: tous furent séduits par la nouveauté d'un bon remede, qui cependant ne devoit pas toujours être administré avec le discernement nécessaire, par un homme borné & ignorant en Medecine; de sorte qu'enfin il ne fut plus permis de mourir de la dysenterie sans la nouvelle racine: & c'est ainsi que ce fortuné mortel gagna six millions, que sa Fille, Sœur d'Erosiatre, n'eut pas de peine à dépenser par son goût pour le faste & le plaisir, auquel se prêtoit en tout l'amitié d'un Pere qui en étoit idolâtre. Il faut bien effectivement qu'Erosiatre n'ait hérité que d'un mediocre patrimoine, puisqu'au lieu de s'élever à la Robe, ou à la Finance, il a daigné descendre à une profession qui a peu de relief en France. Vous connoissés ce Courtisan d'Esculape, il n'a pas la tête beaucoup plus grosse qu'une pome de renette, dont on a pompé l'air, tout le corps est aussi petit & grêle, & son esprit est proportionnellement *angusté*. Mais l'adresse & le manège suppléent ordinairement à ce qui manque aux Medecins. Mr. Anodin, son maître & auteur d'un *Squelette Anatomique* qu'il lui a dédié, a eû la charité de lui faire les memoires qui l'ont fait entrer à l'Academie. Ainsi le maître a été le valet, le *Grosse* du Disciple. C'est dommage que le pauvre Anodin n'ait pas eû assez de génie, pour oser se jeter dans les tenebres de l'*Oeconomie animale*, Erosiatre n'eut pas été le seul à s'admirer dans son ouvrage, qui ne

contient gueres que ce qu'on peut appeller une science de Demoiselle, & qui pour cette raison se laisse à peine apercevoir entre Boerhaave & Quesnay. Nous pensons la même chose des *Observations sur la petite Verole*, qui auroient pu faire honneur à leur Auteur, si le fameux Anatomiste dont je parle eut été praticien. Au reste il y a trois choses qu'il faut remarquer, ou plutôt admirer dans ce traité, c'est 1.^o l'utilité des divisions & des subdivisions de la petite verole, & l'attention & l'exactitude de l'Auteur à distinguer jusqu'à la *cohérence*, de la *confluence*, en quoi il a éclipsé & laissé fort loin derrière lui l'excellent Sydenham, 2.^o Le danger de couper les boutons du visage; 3.^o La nécessité des apotèmes aigres, des jus d'herbes, des opiates &c. mais fâchés que dans quelque mal que ce soit, Erosiatre n'oublie jamais de prescrire une opiate à la suite de bouillons medicamenteux & quelle opiate! Elle feroit honneur à Avicennes, à Albucasis, & aux plus grands *formalistes* des Arabes. Un malade qui aime les remèdes, ou plutôt son Apotiquaire, est bien heureux d'avoir à faire à un Medecin si fécond en *recettes*, persuadé que rien n'est plus analogue à la simple nature que le faste de l'art, & la majesté d'une formule parfaitement peignée & bien étoffée. Quelles ressources en effet trouve-t'on dans ces Medecins aussi économes de medicamens, que de la santé de leurs malades?

Quelques minces que soient les petits écrits d'Erosiatre, il les regarde comme un pere tendre qui n'a que des yeux de complaisance pour ses plus ridicules enfans. Plein d'orgueil, il remercie son mérite extraordinaire, de la haute réputation à laquelle il vola rapidement au sortir des écoles, comme si une vogue si soudaine, si précoce, si peu meritée, ne faisoit pas nécessairement avorter tout jeune Medecin qui a le malheur de séduire trop vite le public. Oui,

Erosi

Erosiatre a dû s'attendre à n'être jamais qu'un avorton de la Faculté; les connoisseurs l'avoient prédit & voient aujourd'hui avec douleur leur prédiction trop confirmée.

Vous desirés maintenant sçavoir quelle adresse, quelle industrie a pu fasciner les yeux de presque toute la Cour, & comment concilier le bonheur & la fortune avec si peu de talens. Rien de plus facile à expliquer, & si vous aviez plus d'usage du monde, vous imagineries tout sans peine, & me dispenseries des détails.

Erosiatre a toujours aimé le faste & la dépense; il a toujours attiré beaucoup de monde chés lui, par ambition, ou pour se faire de puissans amis, qui l'eussent élevé à une place dont l'a banni un prudent Cardinal. Sa politique l'a donc conduit vainement à absorber la plus grande partie du patrimoine de son fils, qui ne sera pas, à beaucoup près, aussi considerable, qu'il devoit l'être. J'ai dit que ce Medecin étoit *Patelin* & doucereux; il merite en effet le premier titre plus que l'*Avocat* qui porte ce nom, & sa douceur, est un composé fade de miel & de basses flatteries. Vrai Courtisan d'antichambre, il auroit des reproches à se faire, s'il avoit manqué de parole aux *femmes* d'une Duchesse, & s'il passoit une matinée, sans aller prendre avec elles le Caffé à la crème. C'est là qu'il faudroit voir comme il jase, veut amuser, cherche à plaire, & fait adroitement sa petite Cour préliminaire, en attendant qu'on l'introduise au *petit jour*. Alors discret, comme un Abbé, sur la pointe du pié, il entr'ouvre à peine le rideau, parle bas, & n'élève une voix attentive, qu'à mesure que les pavots de Morphée s'évaporent. De là il se transporte ailleurs, & suivant la qualité des femmes qu'il rencontre, ou qu'il visite, ou c'est un petit souris fin, qui a plus d'esprit que lui, ou d'humbles & profondes révérences; tantôt même, on ose baiser la main, à qui on fait

un petit compliment, & le baiser paroît n'avoir pas été pris fans quelque plaisir; tantôt, & toujours d'un air tendrement profterné, ce font les plus féduifans & les plus gentils petits propos: „vous „ne m'aimés point, Madame, je le vois bien, „je ne le fçais que trop, je m'en aperçois de- „puis longtems; j'en fuis faché, cela eft def- „efperant. Comment bon Dieu! moi qui vous „ai toujours tant aimée, moi qui foutiendrois „que vous êtes la plus belle femme de la Cour, „s'il y avoit fur cela la moindre conteftation, „fi tous les cœurs ne rendoient pas à vos char- „mes le même hommage que le mien &c. N'est- ce pas là un vrai Medecin de Cour? & pour- quoi faut-il qu'un auffi gentil petit bon homme faffe le malade, & aille fe mettre au lit, lorsque il voit qu'une perfonne de confideration eft menacée d'un finiftre événement? Mais telle eft fa politique; en ce cas on eft réduit à fe contenter de fon premier garçon, que le bourgeois appelle ordinairement en fa place, dès le commencement d'une maladie.

Je finis par deux traits de la Charlatenerie d'*Erofiatre*. Plusieurs Medecins étrangers ont vanté le thermometre & s'en font servis eux-mêmes dans la pratique, pour mefurer la chaleur des fièvres, ce qui difpenferoit de tater le pouls, fi la commodité du taët n'étoit préférable à l'instrument le plus portatif. *Erofiatre* cependant fait ufage du thermoscope mercuriel de Fahrenheit, & il regarde avec une bonne loupe non feulement les yeux, la langue, & le creux de l'estomac, mais un cu fistuleux, gangrené &c. Voilà le premier trait, & voici le fecond. Appellé avec fon gros Cousin *Decem*, il lui fit appliquer pofterieurement la main fur l'omoplate d'une jeune Dame qui étoit sujette à d'énormes palpitations de cœur; de fon côté, qu'il avoit habilement choi- fi, il prenoit le teton gauche, qu'il preffoit avec force, en recommandant à l'épais Cousin d'ap-

(19)

puier en même tems. Pouffés, Cousin, dit-il, y êtes vous? Oüi, j'y suis, je pouffe, répond le Cousin. Eh bien, reprit gravement *Erofiatre*, que dites vous? que sentés vous? *Dico*, repartit le sot Cousin, *dico* que je ne sens rien. Il faut avoüer qu'il y a des malades bien simples, & des Médecins qui sont de grands originaux.

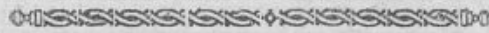


C H A P. V.

De la ROSE.

Vous connoissés ce Medecin, ou plutôt ce Sçavant; il a commenté un Roman qui porte son nom, il travaille à un Glossaire sur nôtre ancien langage, il a rassemblé un nombre infini d'Ouvrages qui forment une des plus curieuses Bibliothèques de Paris. Les livres de Medecine en occupent la plus petite partie, c'est la science à laquelle il s'est le moins appliqué. Il a toujours été fort curieux des connoissances tout-à-fait étrangères à son art, & principalement des éditions les plus rares & les plus belles. Il sçait le Grec, le Latin, l'Anglois, & mérite d'ailleurs le titre d'Homme Sçavant. Son sçavoir lui a ouvert toutes les portes, & s'il eut voulu, il eut été aussi employé que *Philantrope*. Mais il a préféré son cabinet au public qu'il a dédaigné. Il n'a réservé sa Medecine que pour ses amis, qui plus mal traités vraisemblablement par un litterateur, que par un praticien, ont bien de la bonté de croire lui avoir obligation de la préférence. Ce nouveau *Ducange* auroit du au contraire ne pas abuser de leur trop grande crédulité. Pourquoi l'amour propre rend-il l'amitié si peu scrupuleuse?

B 3



C H A P. VI.

De CRYSOLOGUE.

„ Grammaticus, Rhetor, Geometra, Pictor, Alepres,
„ Augur, Scenobates, Medicus, Magus, omnia novit.

V Oici encore un Sçavant, mais subalterne. Géometre, c'est-à-dire mauvais Géometre, Etimologiste, Antiquaire, Théologien, & Théologien Moliniste, pour plaire aux Jesuites dont il est Medecin, & à un Cardinal dont il s'est prudemment fait un appui, Jurisconsulte, Politique, Historien, Naturaliste, Medecin, au fait d'un grand nombre de Langues, il a travaillé sur le langage Celtique, & il paroît au désespoir de ne pas sçavoir le Chinois, aussi bien que *Fourmont*. Il sçait tout jusqu'aux chemins des Romains dans le Languedoc, il a tout étudié, tout appris, excepté son métier, comme disoit Mr. *Chirac*. Mais cet homme, qui est tout & n'est rien, en a imposé par l'universalité d'un sçavoir nécessairement superficiel. En écrivant l'Histoire de la Verole, il a fait croire à des Lecteurs peu éclairés, qu'il n'ignoroit pas le traitement de cette maladie. Il y a même des gens de Lettres qui ont imprimé que depuis un demi siècle le genie Anglois n'avoit rien produit en Medecine qui fut comparable au *Traité de Morbis Venereis*. Mais ces Auteurs, à ce que je vois, sont peu versés dans l'Histoire de cet art. S'ils connoissoient seulement les œuvres de *Freind*, s'ils étoient aussi en état de comparer l'Ecrivain Anglois, au François, qu'ils sont ignorans hors de leur petite Sphere, ils sentiroient qu'il n'y a pas actuellement en France, deux genies capables d'être mis en parallèle avec

eelui-là, & de continuer la belle & instructive Histoire de la Medecine.

Si la tête de *Cryfologue* est remplie d'opinions, comme ses Ouvrages, qui en font impitoiablement herissés, les connoisseurs aperçoivent facilement que ses yeux n'ont rien vû, & qu'il n'a pas plus le caractère d'un vrai Praticien, que d'un bon Ecrivain. Ses écrits sont en effet si diffus & si methodiquement ennuyeux, qu'on ne peut les lire qu'à cent reprises, & qu'à force de courage: & quel cas peut-on faire d'un Medecin, qui, ayant préféré toute autre étude à celle de la Medecine, n'en parle & n'en peut parler qu'Historiquement, & par conjectures, ou par pure spéculation? & quelle spéculation encore que celle d'un fermentateur, toujours imbu de ces frivoles Hypotheses, qui n'ont pas permis à ce Professeur de traiter aucune matiere sans les plus grands écarts, ni de saisir les nouveaux principes & la seule maniere de Philosopher du Grand Boerhaave, le reformateur de l'Art.

Cryfologue parle donc des maladies veneriennes & autres, comme des fonctions du cerveau qu'il paroît n'avoir jamais dissequé. Ecoutés, c'est ici un effort de son genie, & une de ces admirables productions bien sûres de passer à la posterité, pour la faire rire. „ Le cerveau, dit-il, est composé de cellules; au milieu de chaque cellule s'éleve une colonne (comme celle qui est dans le refectoire de *St. Martin Deschamps*, & qui lui en aura peut-être fourni l'idée.) „ Les nerfs aboutissent aux parois de ces cellules, & enfin c'est là que sont portés les esprits, dont le jet va heurter contre la colonne & se réfléchir diversement, comme les rayons de lumiere, qui tombent sur la surface des corps solides.

Voilà en peu de mots tout le fond de la these que soutint *Cryfologue*, lorsque la Faculté chanta la palinodie, en faveur des secours, qu'il lui

porta contre *St. Cosmes*, & l'adopta généreusement sur ses vieux jours. Elle écouta cet ingénieux système, gueule béante, & oreilles dressées, & dans l'admiration, dont elle étoit pénétrée, elle ne put s'empêcher de s'écrier : *dignus tandem, dignus est intrare in nostro Docto corpore.*

Pour comprendre ce que je viens de dire, il faut sçavoir qu'après avoir vainement sollicité une place à l'Académie des Sciences, dans laquelle tout sçavant superficiel ne peut entrer, *Crysologue* se présenta à la salubre Faculté, qui l'honora du même refus. Mais tout s'oublie, & les opinions des hommes changent avec leurs intérêts. Un motif qui, dans une Académie bien policée, suffit pour rayer un membre du tableau, la haine de *Crysologue* contre les Chirurgiens, a depuis peu fait revenir sur son compte les Médecins de Paris; & ceux-là même, qui le détestoient le plus, se sont empressés de lui ouvrir une porte, qui lui avoit été autrefois trop durement fermée, pour que sa vanité ne dédaignât pas d'y refraper. *Bondin*, ce Chymiste par héritage, ce Facultatiste par goût, me disoit, „voilà le dernier Médecin que nous recevrons „*gratis*, il ne vaut pas chaque membre en particulier, mais il les surpasse tous par son érudition, & tous les siècles ne produisent pas un pareil génie. Sans lui nous étions perdus, comme il a battu les Chirurgiens à plattes coutures! & les douze Lettres, répondis-je en souriant?

Voilà l'Histoire de *Crysologue*, ce Gaulier de la Littérature, ce sçavant *Bavard* qui écrit & dit ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas, ce Differtateur lourd, encore plus fatigant, qu'infatigable. Quiconque a une seule fois efflué sa conversation dans une maison, s'informe du portier, si ce Pedantesque tyran de la Société n'y seroit pas, avant que d'y retourner. En effet je ne connois pas dans tout Paris un seul homme d'esprit & de goût, tel que les célèbres *Eras*

soul & Montrou, qui, lorsqu'on parle de ce Medecin, ne s'écrie, en levant les épaules, bon Dieu ! l'insupportable homme ! Le premier de ces deux genies trouve qu'il a été peint par *Rigaud* dans un livre dangereux, dont il ne s'est repandu qu'un très petit nombre d'exemplaires dans Paris. S'il connoissoit toute la hardiesse & la présomtion que la nature, ou le climat semble avoir données en propre aux Medecins de Montpellier, au premier coup d'œil il devineroit de quelle Faculté nous vient originairement *Cryfologue*. Cet écrivain se croit le régent de tous ses Confreres, parcequ'il a fouëté deux cens Charlatans dans ses écrits. Esprit partial, superficiel, comme l'Abbé des Fontaines, avec beaucoup moins d'agrémens & d'adresse, il se croit l'Aristarque de la Medecine, & voit Boerhaave même loin derriere lui. Critique sec, grossier, impoli, il a jugé sévèrement tous les Auteurs *Aphrodisiaques*; il étoit juste qu'à son tour il fut jugé par les mêmes loix.



CHAP. VII.

De *LIGNUM*.

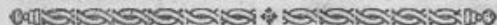
IL n'est plus question de *Lignum*, c'est un homme mort, il vit aujourd'hui en Province. Sa tête tournée par la mort de la Princesse de *** l'a fait retourner à St. Lo, dans le cabaret de son Pere. Cette bonne Princesse, à laquelle il donnoit de la santé, tant qu'il pouvoit, en reconnoissance lui donnoit des habits qu'elle n'avoit peut-être pas portés en robe durant six semaines. Il paroissoit tous les jours à la Faculté, avec un velour d'une nouvelle couleur; il n'y venoit jamais que dans un équipage lesté & brillant. Parfumé, comme *Donillet*, fleurit

comme un petit maître, mouche au front, comme un Duc, diamant au doigt, rien ne lui manquoit; ce *Faquin* portoit même quelquefois des talons rouges. Il avoit toujours quelque jolie boîte pleine de petites friandises, qu'il offroit à ses malades avec toutes les graces imaginables.

Ce Medecin étoit une espèce de bel esprit; je ne sçai si ceux qui l'ont vu familièrement, s'en sont aperçus; mais il est certain qu'il a mis la Chirurgie & la Medecine en vers & en Musique. Voilà les Maîtres qu'il faudroit à ces jeunes étudiants, que les spectacles & les œuvres de *Voltaire*, vrai poison pour un jeune Medecin, éloignent trop d'une profession, dont les avenues sont fort desagréables. Aussi *Hunauld* proposoit-il *Lignum* à ceux, qui parmi ses Disciples, ne pouvoient souffrir que la Medecine fut écrite en prose, & sans esprit.

Cependant ce Docteur Lettré, qui eut mis *Hippocrate* en Madrigaux, s'est abaissé jusqu'à dicter une Chirurgie en prose, ouvrage confu de pieces rapportées, comme l'habit d'Arlequin, que la Faculté a trop admiré pour ne pas le dicter un jour à nos garçons barbiers. Je ne parle point de l'esprit de *Lignum*, on en peut juger par son goût pour les vers, mais il faudroit lire ses bulletins, pour en sentir tout le mérite. Il écrit & parle comme *la Forest*, ou plutôt on croit entendre la Taupe de *Tan-zai*.





CHAP. VIII.

D'ESOPE.

Vous connoissés la risible figure d'*Esopé* ; il a fait une espee de petite fortune , qu'il doit à son esprit , & à autre chose , qui a été fort du goût de deux femmes de condition , qu'il avoit épousées avant le mariage. Elles étoient belles , & lui fort laid ; cet heureux contraste est cause qu'il s'est joué lui-même dans son *triomphe de l'esprit sur la beauté* , comme *Destouches* dans le *Philosophe marié*. Faire des Comedies ! Quelle vocation plus heureuse pour la Medecine ! Il a aussi fait quelques legeres Escarmouches contre nous & feu nôtre ami l'Abbé des F. en qui *Arnould* perd considerablement. Mais jamais il n'a étudié , ni sérieusement exercé la Medecine ; c'est encore un Medecin d'amis , comme l'a tristement éprouvé ce pauvre *Marquis de Lomaria* , dont il a cependant tiré 500. livres de rente. Il pratique aussi dans les coulisses , & dans les loges , tant des actrices , que des Francs-Maçons. Il visite les unes , sans nous faire tort , & harangue les autres , sans nous faire plaisir. Ce sont cependant de très beaux discours , des pieces d'Eloquence , dignes du *Mercur*. Mais les venerables freres , qui lui ont dédié un prétendu *Secret* , sont aussi difficiles en matiere d'esprit , qu'en matiere de discretion.

Si vous êtes mauvais Medecin , mon Fils , faites vous Franc-Maçon ; un jour chef de loge , comme le venerable frere *Esopé* , vous sentirez tout l'appui que donnent les Cordons-bleus de l'Ordre. Il est même bon de s'attacher à quelque Secte ; Moliniste , ou Janse- niste , il faut être quelque chose dans ce mon-

de; les Jesuites, ou la *boëtte à Perette*, voilà les secours nécessaires à un Avocat sans causes, & à un Medecin sans malades. Cela n'est-il pas vrai, grand *Cryfologue*?



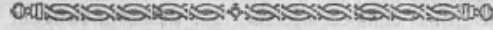
CHAP. IX.

De VERMINOSUS.

J E vous ai fait voir cette Estampe originale, qui representoit un Medecin de la Faculté, avec une hotte sur le dos, non pleine de bougies, de Thé, de Caffé & de Chocolat, comme celles dont bien des Auteurs & des Charlatans paioient l'éloge mercenaire d'un écrivain periodique dont j'ai parlé, mais toute remplie de bouteilles d'eau de fongere; le Medecin paroît appuié sur une Boutique, criant à la fraiche, qui veut boire; c'est *Verminosus*, à qui l'imagination de *Hu-nand* fit cette galanterie, en reconnoissance de certains traits piquans, lancés dans le *Journal des Scavans*, duquel autrefois ce marchand de tisanne fut honteusement chassé. Cet homme en effet étoit enragé, & vouloit encore mordre, lors même qu'il n'avoit plus de dents. Pere deshonoré de l'*Ortopedie*, sans un jeune Medecin de *St. Malo*, il n'eut jamais fait la table de la *préminence de la Medecine sur la Chirurgie*. C'est cet écrivain courbé, dont la lame pleine de feu, a eû bien de la peine à user le fourreau, qui avec une herbe qui ne s'éleve pas plus haut que son distillateur, & le systême des vers heureusement imaginé, comme cause generale de toutes les maladies, a veçû longtems dans l'aisance, à laissé quelque bien, & à marié sa fille *Vermineuse* & feüe sa Bibliotheque à l'illustre nom des *Denyfus*.

J'ai donné à ce prétendu Medecin le nom de

Vermineux, à cause de son eau *vermifuge*, & je permets fort à *Cryfologue* & aux autres Étymologistes de la Faculté, de soutenir qu'on ne l'a ainsi nommé, que parce qu'il étoit la vermine des écoles. Je ne confidere point *Vermifus*, comme Anatomiste, son mérite en cette partie me meneroit trop loin, c'étoit un génie pénétrant & qui a fait avec un succès, applaudi de tous ses Confreres, une Hypothese des plus subtiles sur l'air, qui, selon cet Auteur, entre par le nerf optique dans le cerveau.



C H A P. X.

De *BARNABA*.

VOUS connoissés *Barnaba* & sa lourde mine. Il a fait une grande fortune, non par la tête, qui est trop vuide d'esprit & de connoissances, sur-tout anatomiques, (car telle a été dans tous les tems son horreur naturelle pour les cadavres, qu'il n'a jamais pu prendre sur lui d'en approcher) mais par la partie contraire. Les femmes qui en ont apparemment été contentes, l'ont proclamé Medecin, & grand Medecin, elles en ont fait le *bois à la mode*. C'est le successeur de *Philantrope*, & l'on dressera un jour à l'un & à l'autre les mêmes honneurs qu'à l'Empereur *Julien*.

Pour vous apprendre à vous tirer d'affaire dans les conjonctures les plus délicates, & vous prouver en même tems l'adresse & l'instinct de ce Praticien, ou plutôt de ce *Routinier*, je vais vous exposer sa politique, lorsqu'il est forcé de l'employer par la dignité & le rang des personnes qu'il traite. A-t'il lieu de craindre un funeste événement, qu'il auroit pu prévenir, il envoie, quoi qu'un peu tard, chercher le com-

plaisant *Philantrope* qui approuve tout à Paris, comme à Metz. Le Public a bonne opinion d'une saignée à la jugulaire, dans les cas désespérés, où elle est inutile; on l'ordonne, & la malade en périt plus vite. C'est un malheur, mais il étoit sans remède, les deux premiers Medecins de Paris n'ont pu l'écarter. D'ailleurs on a la ressource de l'ouverture du corps, qui sert aux Medecins, si ce n'est pas à la Medecine; il suffit même d'examiner le cerveau, depuis que la Nature a revelé à l'*Empereur Julien* que le siege des maladies inflammatoires & malignes est toujours dans ce viscere. La moindre rougeur constate la fureur indomptable du mal, & tranquillise ceux qui s'en sont chargés: & si par hazard le cerveau est bien constitué, il a tort, il mérite toujours d'être accusé dans un Procès Verbal, & si le Chirurgien, quoique Gascon, ne veut pas signer contre la verité, un vieux Medecin doit lui dire „ vous faites l'enfant: „ eh! mon pauvre ami, vous êtes honnête homme, & Chirurgien, qu'allés vous faire dans „ cette galere?



CHAP. XI.

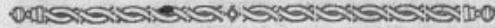
De BAPTÊME.

J E ne parle point ici de ce *Baptême* que *Crysologue* traite poliment de Charlatan & de mal-honnête homme, mais de cet Anti-Rhafés, qui absolument contraire aux idées de la *Forest*, de *Julien*, & d'*Hecquetos*, imprima il y a 15. ans, qu'il avoit l'art de guérir parfaitement toutes les petites Veroles sans saignée. La Faculté lança de justes Anathêmes contre cette dangereuse doctrine; le livre de *Baptême* fut brûlé dans les Ecoles, & l'Auteur même fut con-

traint d'aller demander pardon, & de se retracter publiquement, tant de bouche, que par écrit. Depuis ce tems il a fait paroître plusieurs volumes de *Consultations* pitoyables, mais qui, quoique plus mauvaises, n'en imposeroient pas moins à ceux qu'il a voulu seduire; car sans doute il ne s'est pas flatté du suffrage des connoisseurs. A quoi sert en effet ce suffrage, lorsque sans tant de peine, on peut s'assurer la confiance du public ? *Baptême* en est content, son nom n'étoit pas fait pour lui survivre, & quelle chimere de courir après la posterité qu'on ne rencontre jamais ! Un événement fort singulier a préparé les voies de sa fortune; le canal, non des femmes, (ce qui ne seroit pas extraordinaire, il fait les Medecins, comme les beaux-esprits) mais de la sienne même, l'a servi aussi fidelement, qu'elle lui a été fidele. Il eut l'adresse de bien enfilet le chemin des ovaies; Madame se trouva grosse d'un enfant que Madame l'Abbesse de Chelles voulut bien nommer avec Mr. d'Argouges. Ainsi c'est par le Sacrement de Baptême que celui-ci est parvenu.

Pour faire juger de son mérite, ou de son manège, je ne rapporterai qu'un seul trait de sa pratique. Il fut appelé chés un malade qui avoit les jambes enflées. On chercha dans une assemblée de Docteurs graves, cette consolation ordinaire dont parle le délicat *Petrone*. Tous les Medecins prononcèrent unanimement qu'il falloit purger Monsieur: mais *Baptême* qui desiroit fort s'en emparer, dit qu'il n'étoit point de cet avis, parcequ'il craignoit que l'action du purgatif ne rompît les vaisseaux lymphatiques des jambes. Aussi-tôt le malade, qui depuis 15. jours s'étoit à peine remué dans son lit, leve la tête, & d'un air inquiet, parlant aux Consultans, Mrs., dit-il, je ne veux rien risquer, & j'opine comme Mr. B., qui se fait en effet de mon hydropique, dont il tira habilement plus

de 25. Louis. Ce Medecin tient aujourd'hui le haut du pavé. Quel plus heureux modele à suivre! & s'il est quelquefois vrai de dire qu'une Comedie vaut un Sermon pour les mœurs, quelle leçon, quel flambeau, qu'une pareille histoire, pour éclairer la conduite d'une tête de Medecin bienfaite, ou bien organisée!



CHAP. XII.

De Mr. ANODIN.

MR. *Anodin* est une petite machine dévote, qu'un rien scandalise, à qui une mouche fait peur, & qui s'enflamme de la moindre blue-te; il n'a jamais prononcé par scrupule, ni écrit ces mots, *matrice*, *verge*, *grandes levres*, *pu-celage*; la modestie leur substitue les noms d'*uterus*, de *penis*, d'*hymen*, de *grandes ailes*, comme si la Vulve étoit un Moulin. On a déjà remarqué qu'il étoit fâché de trouver le nom des parties de la generation dans les livres de l'art, & que peut-être il voudroit pouvoir retrancher ces parties des corps animés, tant il semble reprocher à la Nature d'avoir pris une voie honteuse pour perpetuer le monde. Sans être Cinique, comme Diogène, il est difficile de ne pas citer ici avec l'Auteur dont je parle, ces passages de *Juvenal* & de *Moliere*:

Maxima debetur puero reverentia.

„ Vous êtes bien sensible à la tentation,
„ Et la chair sur vos sens fait grande impression.

Tout est soumis à la Physique & doit l'être aux regards des Physiciens. Les vûes d'utilité, qui suivent les recherches des grands hommes

tiennent leur cœur en fureté, & la plus importante action de l'humanité n'a rien qui doive faire rougir un être, qui tient sans doute de la divinité, par les grands plaisirs qu'elle a voulu consacrer à cette opération de la Nature, & dont sans doute elle a fait dépendre la vivacité, du sentiment plus ou moins exquis des nerfs dans les divers temperamens. Mais revenons à Mr. *Anodin*, & suivons-le dans ses visites à l'Hôtel-Dieu.

Comme il avoit observé tant de si petits nerfs, tant de fibres si fines & si deliées, il avoit peine à concevoir qu'on put vivre, sur-tout en se servant des Medecins; il étoit au désespoir d'être employé dans ces grands Hôpitaux, où la vie de tant de Sujets est confiée au premier venu, ou à des gens qui la regardent comme la boüe de leurs souliers. Ce que je vais dire n'est point un conte; *Anodin* craignoit l'effet des plus doux remedes, toujours tremblant pour les suites, après avoir ordonné deux onces de manne, il alloit sur le champ se mettre à genoux devant l'Hôtel de la Vierge, pour la prier que ce medicament ne rompit pas le fin tissu des fibres, ou ne produisit point de superpurgation.

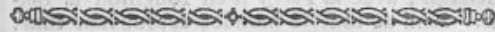
La science anatomique seule ne fait jamais qu'un pauvre Medecin, qui fait lever les épaules aux femmelettes, & à toutes gardes-malade; elle ne peut être dans la pratique qu'une source d'erreur, ou de crainte, lorsqu'on n'est pas plus Praticien, qu'*Anodin*.

Comme ce petit bon homme est le tâteur, ou plutôt le tatonneur de la Faculté, le celebre déserteur de nôtre Academie, le fit venir un jour chés la belle Duchesse de R... après qu'il eut palpé tout à son aise la région abdominale, il prononça en bégayant que les vaisseaux du colon étoient engorgés. Une selle fit cesser promptement tout l'engorgement, ce n'étoit qu'un Etron.

Voici quelle est à Paris la reputation d'un homme, si veneré chés l'Etranger. Lorsqu'*Anodin*, dit-on, a fait ôter les jarretieres, le col, le centuron, déboutonner l'habit, la veste, & la culotte (car tout ce qui presse, nuit:) fait délacer les femmes, tout est dit, tous les obstacles de la circulation sont levés. Si cependant, je le suppose, il manque encore quelque chose au parfait équilibre des liqueurs, ou à l'égalité de leur cours, en ce cas, il conseille le remede doux & agréable dont il porte le nom. Ce *Quaker* ne conseille la saignée que, comme *Tournefol*, dans un pressant besoin. Mais si l'on aime mieux être saigné, que purgé, le complaisant *Anodin* y consent, parce que c'est toujours bien fait de différer un remede qui en soi n'est pas indifférent. Refuse-t'on l'un & l'autre conseil? le benin, ou plutôt le Benêt y consent encore, pourvû que l'on veuille bien prendre son petit clystere *dulcisiant*. Mais Mr., dit le patient, j'ai des hémorrhoides, & d'ailleurs je n'aime point la cérémonie de ces fortes d'injections. Eh! *pableu*, dit Mr. *Anodin*, à moitié fâché, prenez donc de la tisanne de chien-dent, & de l'eau de poulet.

Je finis par ce dernier trait. Ce Medecin fut appelé chés la femme d'un Perruquier; il se mit à rêver, après avoir taté le pouls, ensuite il partit, le Mari court après *Anodin*, qu'il crut fol; mon cher ami, lui dit-il, je ne suis pas de ces Medecins qui décident sur le champ, je vais réfléchir chés moi aux secours qui conviennent à cette pauvre femme, elle est bien mal, & il faut qu'avant mon retour elle ait reçu tous ses Sacremens. Le Mari revient trois heures après; cela ne va pas si vite, dit l'Anatomiste fameux, je n'ai pas encore exactement calculé combien de fois le sang a du passer par le cœur dans une heure. Enfin toute la combinaison étant finie, il se détermina hardiment à tirer un coup de collier,

lier, je veux dire à ordonner demie once de manne, avec demi gros de cristall mineral; il eut soin en même tems de recommander expressément qu'on vint l'avertir, en cas que la malade fut trop évacuée.



CHAP. XIII.

De PHILANTROPE.

P*hilantrop*e dans son jeune âge étoit plus beau que l'amour, qui lui avoit prodigué ses plus grands bienfaits, comme on va voir.

Mr. le Maréchal de **** le fit, il y a plus d'un demi siècle, Medecin en Chef de l'Armée d'*Italie*, & le mena à sa fuite. Il entra dans la chambre de *Philantrop*e, un matin qu'il dormoit, & apercevant par hazard combien les couvertures étoient élevées dans un certain endroit, curieux de voir la cause d'un phénomène qui lui sembloit prodigieux, il appelle ses aides de Camp, & après avoir quelque tems admiré, „morbleu, dit-il, voilà un B... qui ne fera „jamais Medecin de Madame la Maréchale. „

*Philantrop*e arrive à Paris avec des talens qui ne furent pas longtems cachés. Ils furent pronés par le Maréchal & autres puissans amis qu'il s'étoit faits. D'ailleurs il sçavoit parfaitement le Latin & le Grec, & c'est à la faveur de tous ces talens, joints à un esprit nerveux & capable de raisonner avec force, qu'il est devenu le *Caron* de ces bords. Il y a plus de 60. ans qu'il tâte le pouls des pauvres humains, il voit, à tout prix, une infinité de malades, il ne semble pas permis de vivre, ou du moins de mourir, hors de ses mains, il faut que chés lui passe & paie la vie de chaque particulier. Telle est la maladie Epidémique qui ravage aujourd'hui tout Paris.

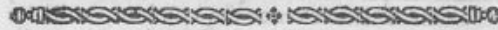
Philantrope est un *Routinier* d'Esculape, qui suit les voies fraïées par ses ancêtres, comme un cheval de Messager suit la cloche, sans jamais s'écarter du grand chemin. Avec *Baptême* & *Tournesol*, il est plus avare de sang que *van Helmont*; avec *la Forest* il en rougissoit la Seine. Ami de tout le monde, approuvant tout, ne dédaignant l'amitié de personne, brusque par nature, & complaisant par politique, il n'a jamais eû d'autre système que celui du moment, ou du Medecin présent, ou même du malade. Sans Théorie, sans aucunes connoissances des parties de son art; ignorant la Botanique, l'Anatomie, la Chymie, la Pharmaceutique, la Chirurgie, une routine aveugle, ou du moins borgne, masquée du beau nom d'expérience qu'il ne vantera, je crois, plus devant des gens, tels que *Qualisnascus*, avec un instinct plus sûr, quoique plus borné que celui de l'*Empereur Julien*, l'a élevé au comble de la réputation dans Paris, & il a trouvé dans le sein de l'empirisme, tous les trésors de *Plutus*.

Ceux qui jugent de son mérite par ce qu'en disent tous ceux qui sont incapables d'en juger, prétendent que c'est un grand Praticien, un second *Julien*: comme si la célébrité de ce dernier n'offroit pas le même problème à résoudre, puisqu'il a toujours été livré à des préjugés hypotétiques plus dangereux cent fois que le hazard & la routine, comme on le dira. Mais nous, que l'approbation du Vulgaire ne séduit pas, nous jugerons *Philantrope* par ses œuvres, comme *Julien* même. Mais qu'est-ce que les œuvres d'un Medecin qui a eû la prudence de ne point écrire? Sont-ce tous les malades qu'il a guéris? La nature en guérit les $\frac{1}{2}$ dans les Hôpitaux, malgré la mauvaise conduite des malades, & l'infidèle exécution des ordonnances. Qu'on ne nous allegue donc point les prétendus miracles, qu'opere un Médecin, qui a allés

peu de conscience pour voir cent malades par jour. Toute guérison est équivoque, à moins qu'on ne l'ait sûrement prédite, ce qui arrive rarement, à cause de l'incertitude des pronostics. Les conversations sur l'art, aussi approfondies qu'elles peuvent l'être, les Consultations de bouche & par écrit, la pénétration des vûes, la solidité & l'excellence des conseils, voilà les œuvres d'un Medecin qui n'a point fait de livres. Achetés à present, mon Fils, le recueil des Consultations, de *la Forest*, de *Julien*, & de *Philantrope*, & vous jugerés facilement trois hommes célèbres à la fois. Si ces sortes d'écrits donnent une idée peu avantageuse de la Science de *Philantrope*, si les Medecins de *Province* en font peu de cas, si les Sçavans qui ont consulté avec ce Medecin, le regardent comme le fils aîné de la fortune, d'avoir monté au plus haut de la rouë, sans échelle, il n'y a pas lieu d'augurer plus favorablement des autres œuvres du Medecin, ni de le croire un homme si supérieur, au lit des malades. Que dis-je, y a-t'il aucune apparence qu'un tel Docteur ne soit pas aussi mediocre, qu'il a été heureux ?

Je sens tout le poids que les Sectateurs de *Philantrope* donnent à sa prétendue expérience, mais je ferai voir ailleurs ce que c'est que l'expérience d'un seul homme, tel que celui-ci, qui, dédaignant la lecture des Anciens & des Modernes, ne s'entretient que dans la lucrative habitude de voir des malades, depuis qu'il est entré dans Paris, & par consequent dans l'ignorance de son art. Mais je ne veux point troubler ici les préparations, que la reconnoissance du public credule fait pour l'apothéose de *Philantrope*, qu'on place d'avance à la droite de *l'Empereur Julien*, auprès de qui fume encore une pauvre lampe prête à s'éteindre. Nous permettons même qu'on encense, si l'on veut, non seulement *Bacouill*, mais cet ancien arca-

chetr de poireaux & de Cors és piés, qui, grâce à un beau Cardinal, jouit du meilleur Canoniat de toute la Medecine, & auquel la reconnaissance trop genereuse d'un bel esprit, qui a le cœur excellent, a prodigué des Eloges Poétiques.



C H A P. XIV.

Du Singe de la FOREST.

C'Est ici un des plus surprenans Phénomènes de la Medecine. Lorsque le Medecin, dont je parle, osa se présenter à la Faculté, il étoit porteur de 6000. livres & de 12. années de pratique; cependant on delibera six fois, si on le recevroit. Enfin la scène fut heureusement dénouée, par le crédit de *la Forest*, qui le produisit, parce qu'il ne pouvoit lui faire ombrage, comme on le dira plus loin. Ce mauvais *Singe* présenté par un tel Mécène ne se crut ni un sot, ni un ignorant. Sa politique fut de parler beaucoup, & quelques sots ont cru qu'il parloit bien. Il s'est enfin érigé en Colporteur de nouvelles, il est en commerce avec ceux qui aiment à en répandre. On l'attend tous les matins en certains lieux, où il est écouté avec toute l'avidité des Nouvellistes. Au fond, ce n'est qu'un Bavard, peut-être aussi grand que *la Forest*, avec cette différence que l'un est le plus plat, le plus maussade, & l'autre le plus *joli* & le plus aimable du monde. Les femmes, qui vouloient qu'on sçut dans Paris leur maladie, & les remedes qu'elles prenoient, préféreroient donc avec raison *la Forest* à *Riboë*. Madame *** qui vouloit se faire saigner au pié, & que la nouvelle s'en répandit, les envoya chercher. Si je connoissois, disoit-elle, de plus grands bavards, je les eusse consulté.



C H A P. XV.

De RUFUS.

Illa licèt pateant, tu tamen ufque nega.

Rufus après avoir fait ses études à Montpellier, fut employé en 1735. en qualité de petit Medecin fubalterne dans l'Armée d'Italie, de laquelle il fut congédié pour caufe d'ignorance, comme *Vermiofus* fut chaffé du *Journal des Sçavans* pour fa méchanceté. Voici le fait. Rufus fut chargé d'examiner les médicamens des Hopitaux ambulans, & il les trouva trop mauvais, ou trop mal-choifis, pour qu'on en fit ufage. Quelque tems après, on lui fit croire qu'on en avoit fait venir d'autres de Marseille, & on lui présenta les mêmes, qui n'avoient changé que d'enveloppes, ou de caiffes. Il approuva, il donna mille éloges aux drogues qu'il avoit condamnées au feu.

Chaffé de l'Armée pour cette raifon, il vint à Paris fans un fol, mangeant à la Gargote à 8. fols par répas, avec des habits de velour, & de droguet de foye, levés a credit fur le futur revenu des cadavres.

Le premier habit de Rufus fut décidé gaté, ou mal-fait. Il le porta cependant deux mois, & dit enfuite au tailleur, qu'il vouloit que fon habit lui fut païé. Rufus avoit déjà allés d'amis pour s'opposer à la Justice, il fit assigner cet ouvrier, qui fut condamné, fuivant l'ufage.

Rufus fut à fon tour assigné par fon tailleur & par fon laquais. L'un le plaida pour la façon de deux autres habits, qu'il lui devoit, (ce qu'il nia par ferment en plein Châtelet;) l'autre, pour le paiement de fes gages, & de ce

qu'il avoit déboursé tant aux Fossoyeurs, (qui déterreroient le Pape, pour le vendre) qu'aux Gargotiers. L'honnête & rare Procureur de *Rufus*, à qui St. Jean fut porter ses plaintes, l'empêcha, par principe de conscience, de faire des nouveaux frais, dont il seroit encore la dupe, par la facilité de *Rufus* à lever la main devant le *Crucifix*, comme devant un morceau de bois. Tant il est vrai qu'on n'est pas plus sûr d'être honnête homme, lorsqu'on n'est pas riche, même avec de l'éducation, que de ne pas se jeter par la fenêtre dans un accès de manie!

Telle est la probité de *Rufus*; voici la reconnaissance dont son grand cœur est capable. Mr. *Sepe* mon illustre Confrère lui avoit galamment prêté 10000. livres, parce que la femme d'un Libraire, à laquelle il servoit, plus que de Médecin, & qui l'avoit fait recevoir à ses dépens dans la Faculté de Paris, ne pouvoit plus lui fournir, à l'insçu de son Mari, tout l'argent dont a besoin un Médecin qui veut s'établir en cette Ville, sans autre ressource que celle du scalpel & des *cours particuliers*, ou plutôt des *cours solitaires*. Que fit *Rufus*? Vous sçavez que la nature envers lui moins mere, que marâtre, lui a donné la figure d'un homme faux, perfide, & même plus fourbe que *Simon*; il en a parfaitement soutenu le caractère. Il n'a païé que d'ingratitude les bienfaits les plus genereux, & ce vice ordinaire des mauvais cœurs & des ames basses, de combien d'indignes propos ne l'a-t'il pas assaisonné? „ Le pauvre garçon „ disoit-il au premier venu; „ vient de donner plusieurs „ memoires à l'Academie, mais il embrassent „ de choses; qu'à la fin il ne dira rien qui vaille; & entre nous, ajoutoit-il, je ne connois „ rien de si superficiel, de si adroit & de si rusé, „ pour faire quelque chose de rien. Il a une „ physionomie d'une gravité douce & fine, qui „ seroit honneur à un homme de condition; la

„ prudence & la politique & l'usage du monde
 „ & les belles Lettres, si rares dans un Chirur-
 „ gien, accompagnent & ornent tous ses dis-
 „ cours; il a été aussi galant que Madame;
 „ beaucoup d'Auteurs qu'il admet familièrement
 „ à sa table, font ses amis, & travaillent pour
 „ lui. Sans cela comment un homme si em-
 „ ployé dans son art, & si digne de l'être, pour-
 „ roit-il publier tant de differens petits écrits sur
 „ des matieres qui lui sont absolument étran-
 „ geres ?

Je n'apprens rien de nouveau à mon Confre-
 re; le fond de ces discours lui est parvenu, il a
 rougi de l'amitié qu'il lui avoit prodiguée, l'in-
 dignation & le mépris ont pris sur le champ sa
 place.

Consolés vous, Mr., le suffrage du public
 vous vangeroit, si le mépris dont *Rufus* hono-
 re les jeunes Auteurs, & sur-tout les Traduc-
 teurs, & même les vrais genies, ne faisoit vô-
 tre Eloge.

Vous avés vû par une petite lettre qui a paru
 contre le systême de ce Medecin sur la voix, &
 qui, au jugement de l'Abbé des Fontaines,
 réduit pour toujours l'Auteur à exercer une
 vertu rare, qui est la patience, vous avés vû,
 dis-je, que *Rufus* ne sçait pas le François, &
 que ses écoliers ont tort d'être surpris que dans
 ses leçons il donne tous les jours, comme on
 dit, des *souslets* à Ronsard. Mais ce n'est pas
 tout; Dieu sçait quelles sottises il fait dire tous
 les jours au Grand *Boerhaave*, qu'il n'entend
 pas & qu'il a la fureur d'expliquer, pour gagner
 de l'argent! Ses écoliers s'en sont aperçus, en
 confrontant ses discours avec l'Interprète Fran-
 çois, qu'en consequence il a trouvé pitoyable,
 ne rendant jamais le sens de cet Auteur, & qu'il
 a defendu à ses Disciples d'acheter.

Rufus ne sçait de Physiologie que ce qu'il y
 a de plus commun, que ce qui court, pour

ainsi dire, les rües ; cependant il n'estime pas les remarques Françoises d'*Heister*. C'est, dit-il, (comme *Verminosus* le disoit de l'*Oeconomie Animale* de *Qualisnasus*) c'est „ *Boerhaave* mis „ en pieces, ce sont ses propres leçons habillées „ à la Françoisse. Ne pouvant prouver lui-même ce qu'il avançoit, il trouva chés *la Forest* dont il étoit le complaisant, & aux démarches duquel il doit son rang Academique, il trouva, dis-je, le Commentateur de *Boerhaave* & le pria instamment, de concert avec *la Forest* qui avoit ses raisons pour s'y joindre, de faire un paralelle qui démontrât clairement toute la *fripoterie* de la belle Physiologie dont je parle, & qui ne ressemble presque en rien, (si ce n'est par rapport au fond) avec celle de *Haller*, comme les Sçavans peuvent en juger.

Rufus est bien plus ignorant en pratique, qu'en œconomie du corps ; la routine même lui manque, faute d'habitude de voir des malades. Cela ne l'empêche pas, d'être nommé examinateur des faits, des *Observations de Medecine pratique* ; il lit quelques pages du manuscrit qui lui est confié, & dit ensuite à tous les Medecins qu'il rencontre, qu'il ne peut donner son approbation à une pratique aussi detestable. Ces bruits viennent aux oreilles de l'Auteur qui demande au mediocre Anatomiste, depuis quand il est devenu Juge des Praticiens. Alors sans se concerter, *Rufus* nie le plus humblement, qu'il ait tenu de pareils discours, & après mille excuses, lui proteste qu'il est rempli de consideration pour ses talens. On peut voir dans la petite Preface de ce *Journal*, le cas que l'Auteur fait du jugement d'un *Rufus*.

Mais toutes ces petites jalousies vont bientôt s'éclipser à la vûe de *Hamauld*, du vivant duquel *Rufus* avoit la présomtion d'expliquer les œuvres Classiques de *Boerhaave*. Il alloit entendre ce Sçavant Homme au jardin du Roi,

& même quelque fois dans ses leçons particulières, il lui témoignoit l'estime & le dévouement le plus parfait, en un mot on peut dire qu'il lui faisoit une espece de petite Cour, de peur d'être écrasé par un aussi redoutable ennemi; cependant jamais le demon de l'envie, au teint pâle & blasé, n'a si pleinement possédé une ame vile & mercenaire, jamais on n'a si cordialement haï, si sincèrement souhaité la mort d'un Rival. Il paioit des Epions pour sçavoir ce qui se passoit, ce qui se disoit dans les Cours particuliers de *Hunauld*; il le chargeoit de mille ridicules dans les siens, & employoit les moiens les plus honteux pour lui enlever quelques uns de ses Disciples, sous prétexte d'un moindre prix, toujours trop cher, quand la marchandise ne vaut rien: enfin sans respect pour les mœurs les plus douces, pour l'esprit le plus aimable, & pour les talens, marqués au coin du vrai génie, *Hunauld* n'étoit, selon *Rufus*, qu'un petit Anatomiste, un libertin si livré aux femmes, & a tous les plaisirs, qu'il ne pouvoit vivre longtems.

Cette mort fatale à l'honneur de la Faculté, est arrivée au gré des desirs de *Rufus*, dont les indignes discours faisoient assés l'aveu; de sorte que, tandis que l'Anatomie en détail ne pouvoit plus tenir son Scalpel, (si l'on me permet de la personifier) tandis que les gens de lettres & de goût pleuroient avec elles, l'heureux *Rufus* jouissoit tacitement d'un plaisir, qui, tout cruel qu'il étoit, remplissoit son cœur, & le mettoit au comble de ses vœux. Qu'eut-il véritablement fait dans Paris sans ce favorable, ou plutôt funeste événement? Les *Boerhaave*, les *Albinus*, les *Cbeselden*, les *Morgagni*, les *Hoffman* &c. n'adrescoient qu'à *Hunauld* tous ceux qui vouloient acquerir les plus subtiles & profondes connoissances de l'Anatomie & du mécanisme des corps animés. Mais

depuis ce tems, *Rufus* a païé ses dettes, & ne va plus ni à la Gargote, ni à pié, & *Bertin* n'a encore cassé qu'une rouë de son carosse. Cependant *Rufus* ne sçait pas manier le Scalpel, & certainement il n'auroit pas osé démontrer toutes les parties délicées du dedans de l'oreille, en présence de gens qui auroient assisté, comme un des *Tournefols*, à cette démonstration faite par la dexterité même chés *Hunault*. Aussi *Rufus* n'a-t'il pas pris pour son prévôt de salle un gros Boucher, tel que *Mertrud* qui a guéri *Mr. Ory* par un remède que son Maître lui avoit appris, & qui a voulu entrer à l'Academie à la faveur d'un memoire fondé sur *o.* & qu'il ne put jamais lire dans la sçavante Assemblée; il a habilement choisi un jeune Chirurgien, meilleur Anatomiste que lui, & sans lequel il eut été obligé de *plier boutique*, pour parler vulgairement.

Jugés en par ce trait. Un jour il le pria de lui faire voir le *muscle antérieur de l'oreille*, qui, je crois, a été décrit par *Santorini*, & qui, selon cet Observateur, prend naissance de l'*Apophyse Zygomatique*, & va se terminer au devant de la *Conque*. L'habile Chirurgien repondit que ce muscle ne se trouvoit que dans *Santorini*; il eut beau dire & faire, *Rufus* s'obstina tellement, que pour se delivrer d'un ignorant importun, on s'avisa de lui couper en son absence une très petite portion du muscle *Crotaphite*, & on l'attacha ensuite aux parties désignées, avec autant d'art, que *Rufus* même en emploia pour ajuster des rubans dans cette glotte, qui en consequence de ce frauduleux artifice, fit un bruit dont toute l'Academie fut pétrifiée. Moienant quoi le fripon fut trompé à son tour.

Vous êtes surpris, mon cher Fils, que tant de gens vraiment doctes aient été pris à un piège aussi grossier. Mais sans le celebre déserteur de leur corps, ils croiroient peut-être encore

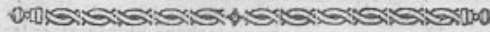
que toutes les maladies viennent des vers du sang, & qu'il y a une liqueur qui par d'autres *animalcules* qu'elle contient, peut détruire ceux-là, & conséquemment toutes les causes de nos maux.

Un Charlatan, sans sçavoir un mot d'optique, avoit *Catoptriquement* trompé tout Paris. De même sans le jeune Auteur de la Lettre critique & pleine de sel, & d'agrémens, dont j'ai parlé, ou plutôt sans les expériences Anatomiques faites par lui sous les yeux de *Hunauld*, qui huit jours avant la maladie dont il est mort, me dit qu'il vangeroit l'illustre *Dodart*, & demaqueroit le fourbe qui vouloit s'élever sur ses débris, *Rufus* eut passé pour un esprit pénétrant, jusqu'à ce que le tems, qui met le prix aux découvertes, eut anéanti les chimeres & les friponeries de notre Anatomiste. Plus Charlatan que *Gaddesden*, plus fourbe qu'*Uranius* (1), il ne connoît que l'ambition & l'intérêt. Voilà les dieux, Medecins, auxquels il vous sacrifieroit tous. *Fenum habet in Cornu, longè fuge &c.*

Il ne faut pas plus de mérite, ni des dehors plus spécieux que les siens, pour en imposer au public, & même pour usurper un empire dangereux sur des esprits foibles & credules, faciles à séduire par de vains titres & une autorité frivo-

(1) *Uranius* étoit un fourbe, adroit qui sçavoit masquer tous ses vices, sous l'apparence de la vertu. Ce Medecin de Syrie qui vivoit au X^e siècle, trouva le secret de passer pour le plus grand Philosophe de *Perse*, sans sçavoir un mot de Philosophie. La vanité, la présomtion, l'impudence, faisoient son caractère & tout son mérite, de sorte qu'il ne pouvoit tromper des gens éclairés qui voioient qu'il manquoit essentiellement de génie & de vraies connoissances, dit Mr. *Freind*. Je croiois le paralelle plus parfait qu'il n'est; Rendons justice à *Rufus*, il l'emporte sur *Uranius*.

le. Quoique je ne me sente certainement dans le cœur aucune envie de nuire, j'ai donc dû empêcher de mon mieux que *Rufus* ne nuise lui-même, en le peignant de couleurs aussi vives, que vraies. J'ajoute qu'il n'est comparable à aucun des fameux Anatomistes des deux corps ennemis, c'est le *Baconill* de l'Anatomie. J'ai tout dit par ce dernier trait, & j'aurois peut-être mieux fait de ne pas entrer dans tous les petits détails misérables qui composent ce portrait. Les petites choses ont besoin d'être relevées par la dignité & la manière noble de les traiter. Mais qui a le pinceau de Mr. *Le Sage*? Qui peut se prostituer avec décence?



C H A P. XVI.

De Mr. DOUILLET.

C'est ici le vrai *Douillet* du *Philantrope*. On le leve, on l'habille, on le parfume, on le deshaille, on le couche. Son pot de chambre est d'argent, ou de la plus belle porcelaine du Japon. Il n'est point dans tout Paris des perruques d'un plus beau blond, ni de plus belles dentelles. Ce Medecin a l'air d'un Seigneur dans son appartement, & d'un Sçavant dans sa Bibliotheque, qui est superbe, & jamais dérangée. C'est là qu'il a fait son traité Latin de la petite Verole, avorton inconnu, mort en naissant. C'est là que depuis dix ans il travaille à laisser à sa Patrie un nouveau & précieux *Legs* de toute sa pratique de Medecine, que je lui conseillerois d'abandonner pour l'honneur de sa memoire. Quand on n'a pas les plus profondes connoissances d'un art, il faut éblouir les autres de sa routine, mais il y a trop d'amour propre à être soi-même assés aveugle, pour

etoire donner d'excellentes choses. Mr. *Donillet* ne s'est jamais occupé de sa profession, tant Théorique, que Pratique, que parce qu'elle remplit certains momens de la vie, dont le vuide est affreux. Il n'a jamais, dans ses plus grands jours de solitude, écrit, ni lu plus d'une heure de suite, de peur d'échauffer son sang, & de priver sa bile de sa douceur balsamique. Plus partisan d'une vie douce & tranquille, & d'une volupté commode, que de la turbulence de la pratique de la Médecine & de l'amour, il ne voudroit pas se baïsser pour ramasser un malade, ni le plaisir. Il faut, comme parloit *la Foresti*, qu'il soit sollicité & tiré par la manche. Il est vrai qu'il avoit autrefois la peine de descendre de chés lui, pour monter ensuite dans l'appartement voisin de sa Maîtresse; mais ces plaisirs étoient bien fatiguans, il a fait faire une porte de communication qui les a rendus plus faciles. On n'est dans la vie que pour se procurer ses aïses & ses commodités. C'est à la faveur de ce passage, que Mr. *Donillet* a consenti de passer tous les jours cinq ou six heures, sur le *Sopha* de son amante, riche Italienne. Voilà le théâtre de ses plaisirs, & la malade chés qui le Médecin étoit allé, toutes les fois qu'on le demandoit, & où il ne tarderoit pas. C'est là que tant d'appas & qui coutoient si peu, étoient prodigués au fortuné *Donillet*. C'est là que *Boileau* semble avoir pris son incomparable portrait de la molesse. *Donillet*, l'heureux *Donillet* l'y représentoit au naturel avec tous les charmes de la volupté qui la suit. C'est dans les bras de l'objet de tous ses desirs, qu'il verfoit ces larmes délicieuses, mêlées de toutes les douceurs de l'amour.

Un Epicurien peut être un homme de beaucoup de mérite & de talens, s'il sçait partager son tems entre l'étude & le plaisir. Mais un homme sans génie, sans esprit, ennemi du tra-

vail par temperament, ne peut devenir un aigle en quelque art que ce soit. Ainsi la mediocrité de notre petit Docteur n'aura rien qui surprenne; il n'a jamais cherché le public avec plus d'empressement qu'il n'en a été désiré, & cependant il a fait fortune dans le sein de la plus douce tranquillité. D'où vient tant de bonheur si peu mérité? Est-ce de la discrétion que tout Medecin doit avoir, & que la prud'homie de celui-ci a affiché au plus haut point, de sorte que l'honneur des plus grandes familles lui a été confié sans crainte, ainsi que les maux les plus honteux? Est-ce des grandes maisons auxquelles il s'est attaché de bonne heure? Je le crois, & cela seul prouveroit que c'est toujours bien fait à un Medecin de s'appuyer de la protection d'un Ministre, d'un Cardinal, ou d'un Prince, si le *fin Politique Cryfologue* ne confirmoit cette verité par la sagesse de sa conduite. En effet *Donillet* ne pouvant se dissimuler son peu de mérite, a paru ne pas se soucier d'être fort répandu dans Paris, & l'amour propre se console en effet facilement du peu d'hommages qu'on lui rend, lorsque l'indolence & la paresse sont ses attributs favoris. C'est pourquoi *Donillet* s'est borné à traiter un petit nombre de Seigneurs. Sa fortune qui est de plus de 30000. livres de rente viagere (car un tel homme ne vit que pour lui, il est son parent, son ami, & même sa Maîtresse à lui-même,) sans compter des *effets* considérables, a commencé par Mr. le Maréchal de *** qui l'emmena avec lui à la guerre, & lui fit donner une pension de plus de mille écus, par le Régiment dont il étoit Colonel. Ce Medecin garda longtems cette pension. Neveu d'un homme qui avec peu de sçavoir étoit devenu le *Philantrope* de son Université, il se crut de bonne heure un grand Praticien. Il n'avoit cependant tout son mérite qu'en spécieux dehors de gravité & de suffisance. Mais

cela fuffit pour fe bien peindre dans l'imagination d'un homme sérieux, qui souvent ne pense point lui-même, mais qui veut qu'un Medecin ait l'air de réfléchir: & l'on verra dans la suite, lorsque je parlerai des *Medecins Domestiques*, que ce qui seroit le chef-d'œuvre d'un homme d'esprit, je veux dire de plaire à toute une grande maison, n'est qu'un jeu, qui ne coute rien à un homme mystereux, qui cache ses fortiles & son ignorance sous le voile de la gravité. Une des plus belles femmes qui aient paru à la Cour, Madame la Duchesse de *** auroit volontiers deifié ce mince enfant d'Esculape. Quelle pénétration, disoit-elle! il voit mon mal de poitrine comme au travers du meilleur microscope, il connoît le point matématique, où mes douleurs & mes tubercules ont pris leur origine.

Mr. le Duc de *** étoit fortement persuadé qu'il lui avoit fait cracher un abcès par un trou fait au diaphragme. Si ce Medecin qui sans esprit avoit trouvé l'art de séduire à sa maniere, eut dit à ce valeureux Seigneur, Mr. votre santé dépend d'une très lente mastication, vous ne pouvés mieux faire que de dire un *Pater* & un *Ave*, entre chaque morceau que vous avalerés, ce Duc qui n'avoit peut-être jamais fait de prieres qu'au Dieu Mars, eut tous les jours religieusement prononcé celles-là. Il étoit dans cette illustre famille trop justement désolée, ce que Sigogne est à Mr. le Marquis de *Beaufremont*. Un *Douillet* l'a dit, *Sigogne l'a dit*, étoit un *dictum* d'une aussi grande autorité que celle d'*Aristote* avant *Descartes*. Mais, mon cher Fils, ce qui doit vous consoler, si quelque jour attaché par malheur à une grande maison, avec beaucoup d'esprit & de sçavoir, vous trouvés à peine un petit vuide favorable, dans des cœurs exactement remplis de prévention, c'est que tandis que chaque famil-

le prône & élève son Medecin, au dessus de tous les autres, (comme chaque Régiment fait son Chirurgien) à deux pas de-là, dans l'Hôtel voisin, on ne croit seulement pas ce grand Saint capable de guérir la gale, ou le *mal de Job*, tel que l'imagine le *P. Calmet*.

Vers l'âge de 60. ans, *Donillet* renonça à la pratique, & afficha en quelque sorte qu'il ne feroit plus la Medecine, qu'en faveur de ses amis. Cette politique n'est pas mauvaise, on n'en est que plus désiré, moins importuné, & mieux païé. Est-ce là ce qui s'appelle un heureux caractère, parfaitement soutenu depuis la premiere, jusqu'à la dernière scène ? Je vous souhaite, mon Fils, à cet âge une aussi belle retraite. Je dois ajouter au reste que *Donillet* est un honnête homme, qui a toujours autant aimé à obliger, qu'à amasser de l'argent ; mais un jeune Medecin qui lui a fait en mourant une banqueroute considerable, l'a un peu corrigé. Les vieux Medecins sont quelque fois trop bons, & les jeunes sont trop fins.



C H A P. XVII.

De l'Empereur JULIEN.

H *Unauld* qui connoissoit particulièrement cet *Archiatre* (1), & par la protection du quel il alloit être Président d'une Academie de Medecins, (2) sans la mort trop prompte de *Julien*,
Hun-

(1) Premier Medecin.

(2) Si *Julien* fut mort un mois plus tard, cette Academie eut été établie malgré la Faculté qui sentoit combien cet Etablissement étoit préjudiciable à l'ignorance de ceux de ses membres, qui n'auroient pu y entrer.

Hannauld m'a dit que cet Empereur avoit tant de vanité & d'orgueil, que, si son cocher fut venu lui dire, Mr., vous êtes le plus grand Medecin du monde; il ne doutoit pas qu'il ne lui eut répondu; mon ami, puisque tu t'y connois si bien, il faut que tu sois toi-même un grand Medecin.

Voilà le fond du caractère de *Julien*; en voici les suites. Il parloit peu par orgueil, (& aussi mal qu'il écrivoit, comme on le verra dans la suite) sec, dur, brusque; il n'avoit ni la complaisance de *Philantrope*, ni le manège de *la Forest*. Telle étoit sa rigueur misanthropique, qu'il nioit quelque fois le sentiment même qu'accusoient les malades, & que peut être ils avoient réellement. La confiance inébranlable avec laquelle il suivoit le plan qu'il avoit une fois formé, les encourageoit, plus qu'elle ne fait honneur à l'Empereur *Julien*; aux yeux de ceux qui connoissent le fondement d'une telle conduite. Elle ne suppose point ici la justesse du coup d'œil si vantée par son Panégyriste, mais plutôt un génie systématique, du quel partoît cette funeste fermeté, génie dont la nature est de ne jamais perdre de vue le principe qu'il a une fois forgé. Or un tel génie, si l'on veut qu'il excelle, est-ce dans l'art de guérir, ou de tromper les autres & soi-même philosophiquement?

Quiconque ignorant la vraie manière de Philosopher, ne peut résister à la démangeaison de bâtir des Hypothèses, fait nécessairement la Médecine, en conséquence de ce qu'il a imaginé; & s'il est aussi rempli d'amour propre que *Julianus de Chiriakis*, ou *Chiriacus de Julianis*, quels ravages un Medecin Celebre ne doit il pas faire durant 60. ans de pratique? Certes plus un tel génie a d'étendue & de sagacité, plus il est dangereux, parce qu'il tire une foule de conséquences qui peuvent être justes, mais qui pé-

D

chent toutes par leur premier principe trop gratuitement supposé; & c'est ainsi que le public doit craindre jusqu'à l'esprit des Medecins auxquels il donne sa confiance. Mais, mon cher Enfant, rassurés vous; il n'y a plus rien à craindre de la doctrine *Chiracienne*, j'en ai trouvé l'Antidote, & à cause des *brusians* hommages qu'on lui rend, j'en doublerai la doze. Je prouverai que *Julien* n'étoit qu'un mauvais Philosophe, pauvre d'expériences physiques, riche en faits imaginaires, en rêves qu'il prenoit pour des réalités, parce que, comme *Dufaut*, il n'avoit pas besoin de dormir, pour rêver. On verra, qu'outre le Cartésianisme, qui avoit été son premier lait philosophique, *Aliment* qu'il a aimé jusqu'à la mort, il a toujours adopté & chéri, autant que *Crysologue* même, les plus fausses & les plus ridicules Hypothèses de ces mauvais Chimistes qui ont precedé le Grand *Boerhaave*, & qu'enfin *Julien* n'a pas plus connu le vrai chemin de la Medecine, que de la Philosophie, & que d'ailleurs il avoit fort peu d'esprit hors de sa Sphère, & même lors qu'il croioit briller le plus par la gentillesse & la legereté, comme dans sa Dispute avec *Vicuffens*.

Mais il n'est pas le tems de s'étendre sur toutes ces choses; si *la Forest* vivoit, il s'impatien-teroit de ne voir point arriver son portrait. Le voici.



C H A P. XVIII.

De LA FOREST.

Mais quel est ce Medecin, qui fait entrer son Carosse avec tant de bruit, jusqu'au fond des Cours, qu'on soutient, lorsqu'il descend, & qu'on porte en quelque maniere jusqu'au grand escalier? C'est *la Forest*. Les beaux chevaux! & avec quel art le cocher les fait piafer & tourner plusieurs fois par ordre du Maître; le bruit qu'ils font, annonce ce brillant personnage, & ne l'empêche pas des'arrêter à deux pas, pour parler d'affaires sérieuses avec un de ses Confreres, ou du moins pour en paroître occupé. Mais voilà une femme de chambre qui passe, il s'interrompt pour aller au devant d'elle & lui demander des nouvelles de sa *belle santé*. Que de *jolies* choses il lui dit! avec quel air riant, il la suit à perte de vue. Il revient enfin, & reprend le fil de sa conversation par l'usage des *souris d'amitié*, & l'utilité des attentions, des politesses, & même des réverences. Faisons toujours, dit-il, un bon accueil aux femmes de chambre, elles nous le rendront bien à la toilette de leurs Maîtresses. Il faut *semer les petits soins*, & *accorder la petite eye* à tout le monde, on en recueille tôt ou tard le fruit.

Il faut vous peindre de vives couleurs ce *la Forest*, ainsi francisé dans une Comedie de *Boissy*, qui, si je ne me trompe, dans une autre piece, a changé le nom d'*Esope* en celui de *la Foie*, Medecin qui vient yvré sur le théâtre, comme celui-ci l'est quelque fois dans les coulisses. Il a déjà été peint ailleurs sous le nom de *Jean de Gaddesden*, parce qu'en effet il res-

D 2

semble beaucoup à ce grand Charlatan du XIII. siècle, comme *Erosiatre* l'a été sous le nom de *Bayle*, autant que j'en puis juger. Il faut vous faire voir que *la Forest* est un autre homme que *Gaddesden*, & que si *Julien* a favorisé la cuisine moderne jusqu'à se faire un plaisir flatteur d'immortaliser son nom par celui des *Ragoûts*, *la Forest* a autant surpassé le Cuisinier François en pharmacie, que *F.* & tous les Singes de *Seneque*, ou plutôt de *Pline* le jeune, en bel esprit.

La Forest étoit le vrai Medecin de l'imagination, & du goût, ou plutôt du Palais, pour ôter toute équivoque, *Medicus ad Palatum*, comme porte le titre d'un livre fort rare. Si *Gaddesden* ne prescrivoit aux gens de qualité, & principalement aux Dames, que les remèdes les plus précieux, les plus agréables, & tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus recherché, dont il doubloit toujours la doze pour les personnes riches, si cet empirique pour faire sa cour, semble donner dans les préjugés les plus à la mode, *la Forest* donnoit des conseils aussi singuliers, & qui ne plaisoient pas moins. L'un ordonnoit pour la Paralytie des *peaux de Renard*, dont il enseignoit la préparation; le *Coucou* pour l'Epilepsie; le *Spica-Nard* pour l'Hydropisie; le *sang de Belette*, la *fiente de Pigeon*, & ce qu'il préfère à tout dans les cas désespérés, l'attouchement des mains Royales, pour les Ecrouëlles; un centuron de *peau de Veau marin*, dont la *boucle* fut faite d'*os de Baleine*, pour la Colique; le *sang Dragon* pour le Cancer; enfin, (car je passe sur bien des conseils habilement superstitieux,) s'il enveloppe tout le corps, dans la petite Verole, d'un drap rouge, s'il veut que les rideaux du lit, des fenêtres, & tout l'ameublement soit rouge, affirmant son grand Dieu, que c'est le vrai secret de n'être jamais marqué; L'autre conseilloit les *peaux divines* pour la Paralytie; le *sachet d'Arnould*

pour l'Apoplexie, à ceux qui y avoient foi sur les relations publiques, ou sur le témoignage *païé* de l'Abbé *des Fontaines*; de la *soie cramoisie*, ou du *pourpre* dans un œuf, pour la petite Verole, (si quelque femmelette prônoit cette vieille pratique connue de *Gaddesden*,) ce qu'il accordoit volontiers, pourvu qu'on lui permit la saignée du pié. On trouve dans ses Consultations imprimées, le *remède du frere Julien Augustin*, qu'il préfere à tout, & comme une dernière ressource, dans l'Hydropisie. Il ordonnoit le *sang de Bouquetin* pour la Pleuresie; le *nid d'irondele* au tour du col, dans l'Esquinancie; la *decocñion de poux*, dans la jaunisse; il n'a jamais prescrit de quinquina en écorce, depuis la découverte commode de *Mr. de la Garaye*; il eut fait venir de *Rennes* & de *Bordeaux* les freres *Lucas*, Moines empiriques qui y sont en réputation; il eut envoie aux eaux de *Bareges*, pour la pierre, sur la foi d'un de ses compatriotes, qu'il regardoit comme un Visionnaire; aux eaux de *Baths*, plutôt qu'à *Aix-la-Chapelle*, pour la fécondation: & comme *Gaddesden* se fut mis à la tête des *Inoculateurs*, selon le jugement de *Freind*, *la Forest* eut aussi volontiers changé avec le goût des François, si le plus bel esprit du siècle, trop partisan des Anglois, qui ont eux-mêmes abjuré leur système, eut pu enhardir la nation, qui toute folle qu'elle est, ne l'a pas été assez pour l'en croire. Mais le zèle du bon Citoyen excuse aisément un homme illustre qui ne sçait pas la Medecine.

Les talens de *la Forest* ne se bornent pas là. Il encourageoit les enfans à boire le *remède de M.^{lle} Stephens*, non seulement en leur donnant beaucoup de *bon-bons*, mais en leur faisant faire cette singuliere priere; „ Mon Dieu qui avés „ tant sué dans le Jardin des Olives, pour boire „ le Calice, je suis sûr que vous n'aurez jamais „ avalé cette detestable boisson. „ A d'autres il

avoïoit franchement qu'il falloit toujours enfin tailler ceux qui avoient déjà été crucifiés par cette liqueur. Une jeune fille le consulte sur sa grande maigreur; il faut, disoit-il, recevoir la transpiration d'une personne saine & vigoureuse, d'un sexe différent du vôtre; c'est ainsi, ajoutoit-il, en faisant allusion à *Sydenham*, qu'on applique sur le ventre dans la Colique, des chiens, ou des chats ouverts vivans. Une autre avoit eü un instant de foiblesse qu'il falloit cacher, dont elle vouloit promptement arrêter les suites, ou le poison l'eut vangée de la perte de son honneur; consolés-vous, ma chere enfant, disoit-il, en la prenant par dessous le menton, tenés, usés de cette recette, elle a rendu plus d'un service essentiel au beau sexe.

Gaddesden apprenoit aux Dames la maniere de faire des *eaux de senteur*, des *pomades pour le teint*, le *lait, Virginal* pour les rousseurs &c. *La Forest* pouffoit plus loin ses doctes recherches, il sçavoit l'art de peindre les sourcils, les cils, de changer la couleur des cheveux, & enfin, ce qui est le plus grand objet de la galanterie, d'angustier le Diametre de ces parties qui effarouchent les petits amours. Le moien de n'être pas le Medecin & de l'amant & de la maîtresse, quand on cherche aussi efficacement à augmenter leurs plaisirs!

La Forest étoit le Medecin des Dames, non seulement pour la raison que je viens de dire, mais parcequ'il s'étudioit à faire passer en Medecine tout l'art de la cuisine moderne. Chés lui, les gens riches n'avoient à essuier aucuns de ces dégouts, faits pour le petit bourgeois & pour les pauvres. Ses boiffons étoient agréables, & même quelquefois délicieuses, ses purgatifs étoient au citron & à la fleur d'orange; jamais le *Seigneur Jupiter* n'a si bien doré la *pillule*. S'il eut été Medecin du Roi, il eut in-

venté une Medecine Roiale. C'est ainsi que *la Forest* pouffoit à l'excès des soins, trop negligés par ses Confreres.

La Charlatenerie de son babil répondoit à tout cela ; „ Madame vous vous ennuiés du lait, „ votre goût est usé pour tous les laits (& en „ cela *votre estomac est d'accord avec votre goût,*) „ un suc aussi doux, aussi fade, n'est pas digne „ de le reveiller, mais plutôt de l'endormir en „ quelque sorte, à force de l'é mouffer. D'ail- „ leurs vous êtes *si bilense*, que je ne suis pas „ surpris d'apercevoir deux ou trois grumeaux „ lactés dans vos *Selles dorées*. Eh bien, M.^e, „ vous avés raison, il faut le quitter, nous y „ reviendrons toujours, quand la nature nous „ fera signe qu'elle le veut bien. Essayons la „ petite pointe d'opium, divine drogue qui nous „ a été envoyé du Ciel pour l'Antidote de l'a- „ gacement des nerfs, & la *consolation* des „ viscères irrités. L'opium vous échaufe-t'il, „ même dans le *Diacode* ? Il faut se rabattre „ sur une autre espece de syrop naturel, c'est le „ miel de *Narbonne* que *M.^e de Sévigné* a bien „ raison de conseiller à sa fille, au lieu de sucre, „ dans son *Caffé*, & qui est en effet un autre „ petit *Consolateur* à la maniere, „ &c. Car c'en est allés pour faire connoître l'adresse avec laquelle cet empirique varioit tous les *pectoraux* & les *Antiphrysiques*, & qu'il n'est pas surprenant que les *Poitrinaires* allarmés par sa mort, n'aient pas cru lui survivre six mois.

Le même manège étoit tout aussi habilement employé, pour prévenir l'ennuieuse uniformité de tous les autres genres de médicamens, qu'il changeoit aussi legerement, que ses conversations. *Géofroi* vous dira qu'il remuoit toute sa boutique pour le moindre mal, & que peu de Medecins ont la même ressource en pharmacie. Moyennant quoi il entretenoit un long com-

merce avec ces femmes *Vaporeuses*, *Hysteriques*, & avec ces hommes *mélancoliques*, ou *Hippochondriaques*, que *Moliere* appelle de *bonnes vaches à lait*.

Des malades qui l'étoient si peu, n'avoient pas besoin d'un plus sçavant Medecin, & ils n'auroient pas trouvé la même gentillesse, ni les mêmes agrémens d'une imagination badine, dans l'esprit le plus *obligeamment distillé* de toute la Faculté. La maladie venoit elle à augmenter considerablement ? Un diseur de bons mots, souvent méchans (1), ne suffisoit plus, on lui associoit son Confrere le *Sonnambule*, à qui, par deférence pour son expérience & son ignorance, il laissoit juger les procès, & ne faisoit jamais le *Physiologue*, lui qui avec tout le monde avoit la fureur de vouloir tout expliquer.

J'avois dessein de parler du bel esprit de *la Forest*, mais cela me meneroit trop loin, & je le reserve pour une plus favorable occasion. J'ai encore à peindre l'Auteur, l'Homme, & le Medecin galant. Le premier article sera court.

Le principal ouvrage de ce Juif de race Portugaise, est son *Traté sur les différentes sortes de Saignées* &c. Plusieurs Medecins & Chirurgiens connus, l'ayant mis en poudre, l'Auteur, (qui ne devoit pas plus compromettre sa réputation, qu'un homme riche ne doit exposer sa vie, l'épée à la main) songea sérieusement à reparer son honneur cruellement flétri. C'est

(1) En voici un. Dans la maladie de Monsieur le D. *** , qui étoit une *Parotide*, un grand Prince lui demanda ce que c'étoit que mon Confrere *Salé*; Mgr. répondit *la Forest*, „ c'est un Chirurgien, qui, parce „ qu'il a parfaitement attrapé quelques unes de mes „ plus affreuses grimaces, se croit aussi grand Medec „ cin, que *Ropenusila*.

pourquoi il engagea *Bertin & Clairant*, deux hommes excellens dans leur Sphère, à prouver, l'un par l'Anatomie, l'autre par la Géométrie, la vérité de sa doctrine sur la *révolution* & la *dérivation*, & de quelques mesures mal prises sur certains vaisseaux. Mais malgré tant de travaux, dont j'ai quelque fois été témoin, & le coup d'œil de *la Forest* sur les résultats des épreuves, le louangeur B. *** convient qu'on n'a rien trouvé à la mort de ce frivole Ecrivain, que des morceaux décousus qu'on n'a pu rassembler. Je ne parle point de ses *Observations sur la petite Verole*, on ne les trouve plus que chés l'Épicier, où elles font compagnie à celles d'*Erofiatre*, & B. *** a beau les faire reimprimer, il ne les tirera pas de l'éternel oubli, où est condamné tout livre, qui n'apprend rien de nouveau aux Sçavans. Je dois à plus forte raison *passer l'éponge*, suivant le langage de *Julien*, sur les consultations de *la Forest*, qu'il n'a regardées sans doute lui même, que comme des ouvrages lucratifs, ou des friponeries Médicales, qui ne font pas faites pour duper ceux qui se portent bien.

Voilà l'Auteur, & voici l'Homme. On jugera de sa vanité par ce trait. Mr. de la M. *** qui étoit allés simple, pour croire qu'on l'aimoit beaucoup, parce qu'on le lui témoignoit d'une manière démonstrative, s'avisa de dédier à *la Forest* la traduction des *Institutions de Boerhaave*, dans l'espérance de s'en faire un appui; il eut la politesse de lui lire sa dédicace, avant qu'elle fut portée chés l'Imprimeur. Que faisoit *la Forest*, tandis qu'on lui cassoit, pour ainsi dire, les dents, à coups d'encensoir? Il méditoit de plus grands Eloges; mais comme il n'osa pas faire lui-même son Panegyrique, en présence d'un homme qui s'en étoit chargé, il lui donna le tems de s'en retourner chés lui, où quelques heures après Mr. de la M. *** trouva

ce billet de la main de *la Forest*. „ Vous avés
 „ oublié, Mr., que le Roi vient de me faire
 „ l'honneur de me donner ma noblesse, & que
 „ *Mr. Boerhaave* a fait reimprimer lui-même à
 „ *Leyde* mon *Traité des Saignées*. Completés
 „ donc, je vous prie, mes qualités par le titre
 „ d'Ecuyer, & ne me privés pas du suffrage le
 „ plus flatteur. Au reste, Mr., on ne peut a-
 „ voir plus d'esprit que vous en avés, & l'on
 „ verra bien que c'est votre pinceau, & non ce-
 „ lui de la vérité, qui a fait mon portrait dans
 „ votre *jolie Dédicace*.

C'est ainsi que *la Forest* pour être flatté, étoit lui-même le plus vil des flatteurs. Homme vain, il ne donnoit point d'Eloges, on peut dire qu'il les prêtoit, à condition qu'on les lui rendroit au Centuple: Homme faux, jusqu'au fond du cœur, on étoit toujours la dupe de toutes les plus fortes protestations, & sur-tout les gens de mérite, qu'il voioit d'un œil jaloux dans un avenir, qui étoit pour lui transparent: ainsi il étoit juste qu'ils fussent les premiers trompés.

Ce pauvre *Henauld* connoissoit tous les visages de ce cœur perfide; il me disoit quelque fois, „ *la Forest* vient de m'accabler d'amitiés „ & de careffes, je le crains d'autant plus dans „ les maisons où l'on dira du bien de moi. „ Heureux qui, comme *Ribot*, ne pouvoit être que son petit Copiste, ou son mauvais Singe, & dont le contraste avantageux devoit servir d'ombre & de lustre au brillant de son esprit! Le distributeur de la racine du Brésil étoit cause de la Fortune de *la Forest*, mais celui-ci étoit trop fin pour servir d'habiles gens, qui auroient pû le supplanter, comme il avoit cherché à nuire lui-même à son propre Mécène, qu'il traitoit de Charlatan. La plupart des Medecins ressembloit à celui-ci; jeunes Docteurs ne comptés point sur les vieux, à moins que vous n'ayés l'avantage d'être fots (car sérieusement c'en est un).

Tant d'adresse, de ruses, & de manège, étoient les sûrs garans de la fortune d'un aussi habile empirique. Aussi avoit-il gagné de grands biens, avant la mort de sa femme; mais comme la chrétienne aimoit à vanger les maris, que le sien avoit *coûfés* & qu'elle n'étoit pas faite, pour ne pas paier tous les frais de la galanterie, elle ruina le Docteur par sa prodigalité, & le laissa presque sans un sol. *Don* *coûnage* n'étoit pas un être, à faire peur à un homme de l'éducation, & du caractère de *la Forest*. Sans être Philosophe, il avoit du moins cette Philosophie commode, que donne l'usage du monde, & qui rend heureux dans le Sacrement, tout Epoux raisonnable. Mais tout ce que lui coutoient les plaisirs de Madame, lui mettoit le poignard dans le sein. Dans son desespoir, il s'abandonnoit aux réflexions les plus ameres, lorsque cette Maîtresse qui le ruinoit, sans être la sienne, vint à mourir. Ce seul événement pouvoit le consoler de n'avoir pu succéder à Mr. *Chirac*, malgré les 100000. livres promises à la Princesse de ***, & qui, comme le doüaire de sa femme, étoient fondées sur les *broûillards de la Seine*. „ Je ne suis plus, disoit-il, (1) Medecin du „ Roi, mais ma femme est morte, ç'eut été „ trop de bonheur à la fois. „

Finissons par le portrait du Medecin Galant, il l'a été jusqu'à l'indécence & l'impureté.

Ambroise Paré, ce fameux Chirurgien de plusieurs Rois, s'étend beaucoup sur la maniere de faire *une petite Créature de Dieu*. A quoi servent tant de discours & tant d'art, où il ne faut que faire sentir la nature? Tous les Ecrivains qui, comme *Venete*, ont embelli le *tableau de l'amour Conjugal*, & ont tout mis en

(1) Il en reçut les complimens durant 3. jours.

œuvre pour attirer les Célibataires au 7^e. Sacrement, par l'attrait du plaisir, tous ces voluptueux sont inutiles ici. D'un seul geste, d'un seul mot, *la Forest* enseignoit tout, Théorie & Pratique, aux filles, comme aux femmes. Il disoit aux femmes froides, avec M.^e de *Sévigné*, dont il copioit toujours les phrases précieuses, ou ridicules, mais vraiment, M.^e, il faut que vous ayés un temperament de citrouilles fri-cassées dans de la Neige; cela ne peut se concevoir, quoi, comment? A votre âge, belle, & bienfaite comme vous êtes, est-il possible que vous ignoriés encore tout cela, & que votre petit doigt ne vous ait jamais rien dit? Tenés, grande innocente, laissez-moi vous montrer, c'est-là l'endroit sensible, & le siège du plaisir, il ne demande que le plus petit secours pour favoriser les vœux & les efforts, sans cela inutiles, d'un mari charmant qui vous adore. *Petrie* par les mains de l'amour, dans le siècle galant où nous vivons, comment encore une fois vos sens font-ils si engourdis, si muets à la voix du désir, qui se fait entendre dans les plus jeunes filles, dès qu'elles sont nubiles? pourquoi vos nerfs font-ils si tardifs à ressentir les plaisirs que vous m'inspirés à moi-même, comme à tous ceux qui vous voient?

Combien de bonnes fortunes m'ont valu ces petites scènes de l'amour-Medecin, ajoutoit ce vilain Juif, en faisant des grimaces qui ne devoient pas donner envie aux femmes, de lui en voir faire d'autres! Il les nommoit, avec toute l'indiscretion d'un petit-maître, sans respect, ni pour rang, ni pour dignités, & se van-toit des faveurs mêmes, qu'il n'avoit pas demandées. Telle étoit sa conversation favorite, que l'amour propre n'abrege pas pour l'ordinaire.

Mais avec certains dehors, jusqu'à quel point un visage tourné au sérieux, & un esprit adroit

& insinuant ne peut-il pas en imposer ! *La Forest* n'avoit besoin que de sa propre confiance, pour tirer parti, ou plutôt pour abuser de sa profession. Une femme aimable lui disoit-elle, „ mon „ Dieu, Mr. je ne sçais ce que je sens dans le „ bas ventre, au fond de la *partie* même, mais „ ce sont des mouvemens singuliers, de ma ma- „ trice sans doute, car alors il me monte quel- „ que chose, je deviens rouge, tremblante, je „ suis dans des états. . . . La matrice, répon- „ doit-il, est une espèce d'animal fort singulier, „ qui se remue dans le Célibat, & encore plus „ dans le veuvage; il exprime ses desirs & ses „ besoins par certains mouvemens qu'on sent „ mieux, qu'on ne peut les définir; tel est son „ langage, muet d'abord, il se fait entendre peu „ à peu, & la matrice parle enfin à haute voix, „ si on ne lui répond rien. En tout cela, Ma- „ dame, ce ne sont que ses propres droits, que la „ Nature revendique, & vous vous refusés vous- „ même, en ne lui accordant rien. „

Cette autre parle de démangeaisons, de petits boutons extérieurs, de fleurs blanches, qui l'écorchent, qui l'empêchent de marcher, & donnent une espèce de chaude-pisse qui exige beaucoup pour sa guérison, puisqu'il faut que la femme se passe de son mari. Vous devinés le résultat de toutes ces consultations. Toute femme, qui accusoit ces petits secrets de Nature, étoit sur le champ exposée aux regards avides du Docteur impur & lascif. Discours pleins de mollesse & de volupté, examen curieux, tact libertin, chatouillemens impudiques, il ne faisoit aucunes grâces dans le tête à tête; sa gravité les lui eût reprochées; à l'abri de ce mystère, on trouve tous les jours en Médecine des sentiers couverts, qui conduisent aux plus grandes faveurs.

La Forest prétendoit que tout cela n'étoit que de petites privautés de l'art, par lesquelles on

ne pouvoit déplaire aux femmes sensibles, mais qu'il falloit affaifonner le maniemment de propos bien assortis, de complimens, & de politesses, pour tout ce qu'on touchoit. „ Il ne faut pas dire, racontoit-il un jour chés lui, „ je m'orienté, „ (en mettant le doigt en certain endroit), comme ce vieux Paillard *Mr. Fagon*, mais il faut dire, j'en ai bien vû, mais je n'en ai jamais vû de si petit. Si ce n'est que le ventre que vous tâtés, ajoutoit-il, souvenés-vous de ne jamais le trouver mol; cela m'est une fois indiscretement arrivé, l'amant étoit caché dans la ruelle; je fus remercié le lendemain, la femme de chambre me fit connoître mes torts, & depuis ce tems je me suis corrigé; je n'ai jamais dit, *le ventre est mol*, mais toujours, *le ventre est satisfaisant*. C'est qu'il est en effet, pourlivoit ce coquin de Medecin, de la politesse d'un homme par qui une jolie femme se fait patiner, de faire l'éloge de tout ce qu'il touche, ou du moins un petit compliment à la maniere du pays, comme *Sanctus Romanus*; cet Ex-Chirurgien chassé du Port-Louis, aujourd'hui Medecin empirique à Vannes, qui d'un seul coup de filet prit les tetons de trois dévotes, sous prétexte de chercher le siege de la douleur; elles le laisserent faire tout à son aise, parce qu'il disoit sans cesse, „ morbleu, qu'ils sont durs, je n'en ai jamais vûs de cette fermeté.

Tel est l'abus que *la Forest*, & tant d'autres Medecins impudiques, font de leur profession, en se servant indignement de la simplicité des malades, qui croient nécessaires, des attouchemens dont le plus souvent on peut se dispenser; & même on le doit, sur-tout lorsqu'on est jeune, si ce n'est dans le besoin. Le beau sexe est respectable, on doit lui épargner jusqu'à la moindre inquiétude.

Voilà le portrait de cet homme superficiel par

rapport au vrai ſçavoir , profondément verſé dans l'empiriſme , bel eſprit précieux & ridicule , comme on le fera voir , cœur faux , & dont enfin le caractère forme un parfait conſtraſte avec celui de *Julien*. Ils ont cependant joué l'un & l'autre un grand rôle dans Paris , & la raiſon en eſt ſimple. L'art de plaire , ou plutôt ce don de l'heureuſe Nature , ſéduit les eſprits , comme l'orgueil & tout ce qui leur en impoſe. Le peuple veut être trompé , & les Medecins réuſſiſſent à le ſatisfaire pleinement par les moiens les plus oppoſés.

Je ne ſçai ſi quelques uns de ces portraits , ſeront trouvés dignes d'être un jour inferés dans la continuation de l'*Histoire de la Medecine* , non qu'on prétende qu'ils puiſſent ſe comparer avec ceux qui ont été tracés par des Historiens du mérite de *Freind* , ni ſervir à autre choſe qu'à faire voir quel protégé eſt l'empiriſme , & ſur quelle fertilité de moiens différens , ſont fondés ſes ſuccés dans tous les ſiècles : mais il eſt certain que la matiere eſt fort intéreſſante par elle-même , aux yeux d'un Philoſophe , & principalement pour ceux qui voudront courir la même carriere. Il n'y a ſans doute que la maniere peu agréable , dont ce ſujet aura été traité , qui puiſſe en diminuer le mérite.



CHAP. XIX.

Embarras qui reſte après tant d'illuſtres exemples , ou concluſion de cette Partie.

V Oilà , mon cher Fils , les heureux originaux que je voulois vous faire connoître , & dont tous les ſiècles nous fourniffent des Copies. Vous me demandés ſi vous réuſſirés , en ſuiyant ces modèles. Hélas !

qu'en sçai-je ? Peut-être qu'oui, peut-être que non! La voie du sçavoir & de la probité vous paroît plus convenable & plus digne d'un homme bien élevé. Vous pensés juste, mon Fils, & de tels sentimens font honneur au cœur & à l'esprit. Mais ce n'est pas la route la plus sûre; elle en a perdu cent, pour un ou deux, qu'elle a menés au port. Tout ce que vous coutent vos voïages & vos études, ne rentrera peut-être jamais par des moïens si simples & si sages. Quel parti prendre? Encore une fois, mon Enfant, je l'ignore, l'embarras est bien grand.

Essaïons de dissiper tant d'incertitude, même au hazard de l'augmenter. Pour y réussir, il faut que vous connoissiez le tronc de la Medecine, avec toutes ses branches, soit propres, soit étrangères. Ces branches ont quelquefois conduit à la réputation & à la fortune.

Voions donc quelle utilité, quelles ressources vous pourriés trouver, non seulement dans l'Anatomie, dans la Botanique, dans la Pharmacie, dans la Chirurgie, dans la Chymie, mais dans la Géométrie, dans la Physique, dans la Litterature & dans le bel esprit. Après quoi je vous ferai connoître les Hommes, dans les Medecins, dans les Malades &c. Après la permission, ou plutôt l'excuse que j'ai demandée aux Medecins en forme d'*Epigraphe*, au frontispice de ce Livre, je puis dire avec un Poëte:

..... *Quidquid*
Desipiunt Medici, nostri Farrago libelli.

